

DRIHMI ÖZER
KOSMOKRITIK

IMAGO

Preta



Drihmi Özer



Kosmokratik



*Vascularisation
de l'œil*

Voir par le sang

La vascularisation silencieuse et son centre, le cœur, il s'agit maintenant de les considérer, de les voir sans les yeux. Le sang irrigué par les ventricules est aussi celui qui voyage dans les paupières. L'œil ne regarde plus autre chose que l'œil. Voir l'œil dans le sang, c'est voir à l'intérieur des vaisseaux, c'est voir par le sang l'œil dans la pulsation du vivant. Le sang des yeux est le sang de la langue, et le sang de la langue est celui des milliers de tissus qui forment le système lymphatique. Cette transmission silencieuse mérite une écoute silencieuse, une écoute hors de tout langage.



*Hémorragie
de l'image*

L'image est le sang. Rien ne déborde du monde clos de l'image, et pourtant tout de l'œil qui s'en retourne en lui-même veut que l'image excède sa pulsation d'image. La lumière débute par la tectonique cardiaque qui jette l'œil au travers de l'obscurité, comme le magma fomenté du dedans l'espace renouvelé de la sphère. Sphère de l'œil, sphère de la pierre. Il y a là les prémisses d'un

*Virtualité
du sang,
réursion
de l'œil*

*Tout autour
des dix yeux
de la limule,
les huit yeux
de l'araignée*



renversement : l'image est le sang, l'image est le monde. Mais le monde refuse d'être le sang. Le nerf optique n'existe qu'au bout de l'aorte. L'information circule au rythme des battements du cœur ou de l'astre. Tout être humain a un pulsar dans la poitrine. Son intériorité mime le rythme électromagnétique du lointain, mais l'humain ne reconnaît pas l'astre qui murmure entre ses gestes. L'humain ne sait plus s'excéder lui-même. L'humain ne sait plus faire communauté avec son sang, avec l'astre. L'image tente alors de s'échapper du sang. L'image ne veut plus être que l'image d'une image, et l'humain fait de cette mise en abyme la finitude de son monde. Tout est virtuel dans le sang moderne. Tout y vacille, mais l'image peut être encore le sang, si le sang renonce à sa couleur, si l'œil navigue à l'intérieur même de son principe, là où l'organicité est une idée de l'entrevison, à la recherche de sa division. Le sang est bleu, et l'œil sera toujours les dix yeux de la limule.

Le mutisme du sang est celui des vies sous-marines. Mais le muet n'est muet que pour l'humain. Désireux du nerf, il s'engage dans la dévotion du nerf, ses pratiques dévotionnelles sont le vacillement nerveux d'une pensée affectée par sa propre disparition. Sa peur du néant le pousse à parler et à ne plus jamais se taire. L'humain

n'écoute plus, ne considère plus le langage dans ses manifestations plurielles. Mais la langue rouge de Kali est une langue bleue. Elle est une langue des signes, du sang et des fantômes du sang. Elle est une langue hantée et qui ne parle pas. Elle pend de l'orifice comme un signe, comme un son sorti tout droit du silence. Les expériences conscientielles sont des résidus, des substrats de l'expérience silencieuse conditionnée comme tout phénomène, et portée par les flux qui n'en finissent jamais d'irriguer la vie organique. La transcendance d'une connaissance n'a nul besoin des artefacts du langage humain. La vie organique parle sa langue dans et par l'organe. La reconnaissance du vivant n'a lieu que dans l'oubli de l'image. La pensée ne commence véritablement qu'au moment où elle en a fini avec la pensée. L'image étant défigurée, la visibilité s'établit alors dans l'invisible. Le langage est engendré par l'absence de langage. La dignité d'une pensée ne tient qu'à l'écoute qu'elle accorde au monde sans pensée.

*Défiguration
de l'image*



*Les organes
de l'inorganique*

L'organique doit tendre vers l'inorganique pour apprendre non à parler, mais à entendre à travers l'organe. Il peut entendre, par-delà son spectre, le plus infime de l'existence, et par cette voie microscopique, il peut déployer le plus infini de l'harmonie. À son stade

aveugle, l'humain voit, mais n'entend pas. Il peut néanmoins se sauver lui-même par l'inhumain en y bâtissant une éthique de la xénomorphie. L'image peut alors se dissoudre dans la simple sensation du présent, c'est-à-dire de la présence, présence à l'espace, présence à l'espace de l'autre, et à partir de celle-ci construire un équilibre des présences. La position étrange de l'étranger dispose la seule place possible à la grandeur du soi. Cette présence xénomorphe tisse une esthétique de la métamorphose pour le soi. La sensation de la présence du soi dans l'espace doit se faire sans les nerfs, au plus près du nerf du réel, dans une dialectique spatiale avec la forme radicalement autre, dans la mesure métamorphique d'une croissance commune. L'humain s'initiant à l'inhumain place son oreille au plus près de l'*hydra vulgaris*. L'existence fait face à l'existence. Le système nerveux de l'humain sent l'absence de système nerveux de l'*hydra vulgaris*. Il entend le sommeil de l'*hydra vulgaris*. Il contemple les rêves de l'*hydra vulgaris*. L'humain n'y figure pas. La forme y est une contingence de l'élégance. L'espace se nimbe de la profondeur du silence où tout, dans l'absence de centre, continue de croître et de sentir.

Être vulgaire

*N'être que
vulgaire*



Sans adoption ni rejet, sans l'accumulation
des voies erronées, sans l'intention ni la

*Révolution
cardiaque*

V-acuité

conviction, les modifications ne sont plus corruptrices. Elles sont le jaillissement de la spontanéité du vivant. La présence n'a pas de nivellement. La présence est le centre fluide qui n'a pas de centre. Son cœur vide est le centre du mouvement. La révolution cardiaque n'a pas de nom, elle ne se compte pas en révolutions. Le devenir indéterminé est un déploiement dans le sans-normes toujours décentré. La vacuité présente en toute chose est une nouvelle acuité. Qu'elle soit reconnue comme animale, minérale ou végétale, la vie conditionnée par le Vide échappe à toute condition du langage. L'image échoue à montrer les limites du corps de l'animal cellulaire. Son sang est le corps qui nage dans un corps de sang. Son corps est une langue qui parle une langue exsudée comme le sang. Le sang n'est pas une illusion du visible, il est une manifestation dénuée de toute condition d'apparence.



*La matière noire
de la matière*

Le sang est la matière noire qui soutient le rayonnement du trou noir lorsqu'il creuse l'espace de sa promesse. Le sang fluidifie l'invisible, il donne à voir, tout en se soustrayant au voir. Le sang ne s'écoule pas dans le système clos du corps, mais il emporte le corps vers son ouverture. Le sang trace le chemin terreux de l'être exsangue. Le flux devient influx, et le principe cardiaque offre une échappée à l'existence cellulaire. Des

*Symphonie
plastique*

cnidaires et des porifères flottent entre des sacs plastiques, indistinctement. Il y a le sang laiteux du capitalisme, métamorphose du sang très bilieux des sols fracturés, et il y a le sang de transparence de la méduse qui se place entre nos nerfs. L'être du sang n'est jamais la sangsue ou la tique, l'être du sang est l'éponge dont le sang négatif délimite un espace de la fluidité, où ce qui est ne s'encombre de lui-même et traverse ce qui est autre. L'éponge gorgée d'eau, de sang ou de vide dit l'identité de l'identité et de la différence, elle se place face au pulsar du Crabe, et, avec lui, bat le rythme de l'espace qui les traverse.



*Corps
Invisible*

Noyau du monde et roue sans moyeu. La vascularisation fait des yeux hallucinés, des yeux pleins du Vide. Langue de limule, des artères de l'hydre aux poumons spongieux, la vie échappe à toute logique. Syllogisme halluciné encore, dont on ne tirera jamais profit, dont on n'épuisera jamais les ressources. Les poumons de sable, les larmes des requins *Mako* échoués sur les plages du Pacifique, des résidus de lumière dans les cils. Le mollusque bivalve ne s'époumone pas, il est sans poumons. Comme *Tahavi* va au Vide. L'Invisible ne se laisse pas trancher, l'Invisible n'a pas de carapace. La matière du visible est l'ossification du corps Invisible.



*Péninsule
d'incertitude*

*Pêcherie
des péchés*

L'œil du trou noir s'aligne sur l'œil du typhon pour traverser le rêve du requin-taube. *Isurus oxyrinchus* agonise au large de la Corée. Sa paupière palpite au même rythme que le cœur-pulsar de l'inhumain. Il y a du fer qui transperce sa mâchoire des transpercements. L'humain le considère comme l'ennemi, l'humain le considère comme le divertissement. L'humain le considère comme le divertissement, car il est l'ennemi. *Mako* attaquerait. Il défie la grandeur à la lisière de l'espace des respirations. L'humain sent la menace jusque dans son intégrité. Mais le requin n'attaque pas, il défend l'espace de sa survie contre l'espace de la fantasmagorie. Qu'importe l'attaque ou la défense, le requin demeure la marchandise, et la marchandise appelle à d'autres marchandises. Rapidité et virevoltes de l'animal font l'esthétique de l'offre. Il faut produire et importer le fer. Acheter et revendre l'hameçon de toutes les fins, fabriqué dans l'inconnu du *made in China, sweatshop* des esclaves du lointain, pour que le sang du requin devienne le divertissement de quelques agents du capital. Le requin ferme sa paupière encore une fois, et encore une fois songe à l'abysse très noir sans songer à l'humain qui n'y entend la lumière. Le sang du requin ne connaît pas le ressentiment. Il s'écoule avec le présent à la recherche du juste courant de l'existence. Le requin songe à ses réincarnations. Il souhaite s'éloigner de la modernité. Il souhaite à ses sœurs et à ses frères des eaux sombres de se précipiter toujours plus loin vers le sombre. Il

*Requin,
fossoyeur
du rêve*

souhaite être le poisson aveugle, le poisson cavernicole, le poisson abyssal. Il souhaite construire sa caverne dans la profondeur inaccessible des fosses. La lueur est un principe intérieur. La dépression sous-marine se rapproche du noyau et s'enroule sur son principe. La gravité devient la saturnale des vies impossibles.



*Nage
impré-visible*

Aucune recherche de quiétude, le requin nage au sein de sa quiétude. Sa nage imprévisible est impossible à fixer. Pas de ressentiment, de dégoût pour le monde, ni d'illusion, de dualité ou de cette objectivation mortifère qui sépare la proie du prédateur. La prédation est humaine. L'animal prédateur est la proie de la dualité. Le monde est dans son œil et son œil est dans le monde. L'obscurité des grands fonds est son ciel. L'humain n'a jamais sorti ses yeux de leurs cosses, il a la conviction de ses fantasmagories de dévoration, rêvant de profit et de quantités d'animaux sur broches. Il s'est lui-même pris dans les filets de l'élaboration mentale, pris aussi dans le remous des vagues qu'il considère comme le sens du réel. Mais le *joyau du cœur* que rien n'ébranle, personne ne le trouvera dans les images de méprise et de souillure, dans les analogies de la pensée discursive. Dans cette vie, ils n'obtiendront que l'ignorance des idées et le *white savior* comme savoir, le rostre blanc comme décoration, en souvenir

Joyau du cœur

White savior

L'Insipide

de leurs parties de pêche. Ils ignoreront les cavernes, les canaux coronaires et les canaux subtils du non-savoir. Ils ignoreront la mémoire de la mâchoire et du sang, et l'aorte sans couleur, plantée dans le noyau des profondeurs. Ils ignoreront la brûlure de l'Insipide qui pourtant fait source, qui a le goût des origines et qui ne se dit pas, parce qu'il se refuse à toute pensée, à toute nomenclature. L'insipide comme savoir subtil est dans l'œil qui se ferme pour s'ouvrir sur les profondeurs du Vide. La morsure aveugle est un abandon à la connaissance transcendante. L'animal du silence a déjà entendu tous les sons. Il connaît la formule, la redécouvre, chaque seconde, dans la fruition de son existence silencieuse.



Câbles sous-marins pour enclorre le vide

Avant de se faire arracher la mâchoire, *Mako* nage parmi des silhouettes aux alvéoles de métal, touristes du plastique qui ont l'adrénaline pour seule perspective de survie. Le capital retire de l'air à l'air et précipite le divertissement de l'image vers les abysses, en parallèle de l'horizon et des câbles sous-marins, matière de l'immatériel du réseau. Il faut frémir pour survivre, sentir par les filtres de la modernité, tout faire pour éviter la vie brute, la *vie dénudée*, tout faire pour ne pas y sombrer. Mais les requins sombrent. Ils ont développé un passe-temps pour conjurer l'hubris. Ils rongent la lumière là où elle ne

*Dilution
du requin
dans le flux*

*Et sous le flux,
l'espoir*

devrait être qu'un principe intérieur. La fibre optique ne tisse aucune luminescence de l'être. Les requins en appellent aux lucioles. Ils grignotent le flux. Le capital sait, il prépare sa parade mortifère, si humaine, si propice à répandre son espace de contrôle, comme une vengeance à ce qui lui échappe. Le requin, comme la mouette s'en prenant aux drones de surveillance des polices de la valeur, compose une figure trouble de la nuisance. Il faut nuire à la nuisance, sans savoir où celle-ci débute. Il faut sauvegarder le flux. Il faut sauvegarder le flux de la valeur. Contre la mouette. Contre le requin. Pour que, sur un réseau de la valeur, groupement quelconque de consommateurs, puissent circuler des images de mouettes et de requins, des images valorisables, des images auxquelles des inconnus accorderont des *cœurs*, symboles sans aorte, cœurs aveugles des tellurismes cardiaques. L'image du requin effraie et fascine, elle produit de la production : la valeur va à sa survaleur. L'image est belle : dégradé de bleus et de gris sur l'effroi, où l'on ressent jusque dans le nerf la motilité très ancienne du requin-taube. L'image n'est qu'une série de zéros et de uns travestissant le chiffre, mais s'y forme une croûte murmurant négativement le devenir des corps. Le touriste, avec son armature de polychloroprène, enfoui dans sa cage de fer, immergé dans l'océan du rien, n'entend que les surfaces du rien. Il capture la lueur qui affleure, le rayon qui perce l'opacité des espaces ichtyoïdes. Le touriste vibre non de la présence du requin, mais de sa

*Négatif
de l'autoportrait*

*Le vide moins
son devenir*

*Au travers
des simulacres*

représentation. Entre sa peur et sa jouissance, il se représente lui-même et laisse s'éloigner l'être du requin. Le présent lui échappe, mais il en conserve la squame putride, qu'il s'empresse de partager sur les réseaux de la survaleur et du surmoi, réseaux de la surmortification. Toutes et tous frémissent, toutes et tous aiment, mais si peu remarquent ces petites ombres qui entourent le requin, poissons-pilotes qui entendent par le nerf du monde le glissement fluide du requin en l'espace qu'il structure, flux, antiflux de l'existence qui poursuit l'idée d'une communauté harmonieuse du mouvement. *Naucrates ductor* suit : il sait. Il honore le mouvement en s'y confondant, avec l'humilité terreuse des océans.



*Animal
du bardo*

Principe intérieur, entre 62° N et 43° S. Qui d'autre a rêvé en silence du requin, ou même de la fausse orque, de l'animal comme fuite perpétuelle, un nom pseudo-anonyme, une fausse piste encore. Mais c'est une hypocrisie glaciale chez l'humain que d'en faire encore un spectacle, ici aquatique, avec bassin et cerceaux. Il est un animal des seuils, de l'entre-deux. Un animal du *bardo*, doué d'une sensibilité particulière à la lumière. Comme on se croit fort, à piéger des éphéméroptères dans des lampes à ultra- violets. Pendant ce temps, on parle autour de la table, mastiquant de l'aileron, ou des coquilles Saint-Mako.

*L'animal
abandonné
à la vie*

L'orque fausse est une double négation. Négation de la dualité et négation de la négation. Elle révèle les obscurcissements et les déviations. Sourire tout court et sociable en plus de ça, sa profondeur est inimaginable. Animal sans nom, elle se rit du néant et de tout ce que l'humain pourra imaginer. Elle est un corps absolu, une connaissance sans artifice de la vie spontanée qui s'abandonne à la vie. Spontanéité du corps absolu dans le faux, elle fait semblant d'être fausse, aimantant tous les faux-semblants, comme un jeu en somme, ou une contre-folie exempte de ressentiment, d'attachement. Son déploiement est l'espace absolu. Inutile d'analyser, d'y aller de son petit commentaire. La métaphore du faux est creuse, la fausse orque a déjà pris la tangente. La rencontre avec l'animal est toute autre. D'un vertige à l'autre, elle se fait à distance. Rencontre sans reflet ni miroir, l'œil noir se regarde différemment, sans projection. Il se regarde dans la profondeur qui voit au-delà. Le regard traverse, il voit le jaillissement dans l'absence. La lumière du corps absolu n'est pas envisageable dans le spectacle. Elle ne s'expose pas, elle ne se capture pas. L'œil est visible seulement, mais la sphère du regard s'ouvre sur la sphère de l'invisible.



Pseudorca crassidens, l'inhumain se confond
à ton absence. À ton absence de sourire.

*Freak show
de nos synapses*

*Roulette russe,
balle à blanc*

L'anthropomorphisme est une plaie purulente sur le réel. Tu constitues, seule, une foule des abysses pour baleinier en mal de baleines, mais à l'intérieur de ta dentition, il y a le sourire du nerf. Ce qu'il reste d'humain dans l'inhumanité suit ton être collectif. Nous nous éloignons ensemble des delphinariums de nos synapses. Nous prononçons très lentement ce mot de tous les supplices. *Delphinarium*. Nous y cherchons le *logos* échoué sur une plage de la mer de Chine, le ventre ouvert par les hélices du thonier. Acte involontaire du capital, l'ennemi n'était pourtant que *Thunnus thynnus*, le perfide à la chair rouge. Mais il n'y a que les néons de Macao qui nous reviennent, grésillements des casinos en nos rêves éteints. Que reste-t-il de l'oracle de l'humanité balbutiante, en ce néant qui nous contemple ? Delphes des *delphinariums*, Babylone postmoderne, tout entière, tu nous enjoins par le négatif de ton image à suivre la meute cétacée, jusqu'au fond de nous-mêmes, jusque dans les eaux bilieuses des océans impossibles. Cinquantièmes hurlants vers la fin des fins, aussi loin qu'il se peut de l'hospitalité du verre, transparence traîtresse des aquariums qui déforment l'organique en la séparation, séparation de l'identique pour faire spectacle. Nous nous enfonçons dans le Bardo austral de notre renouveau. Ensemble. Dans la négation de la négation se perpétue l'identité de l'enfoncement vers l'opaque. Nous renonçons. Et nous renonçons à la lumière pour qu'elle ressurgisse des intériorités étranges. Lointaine perspective du

*Sénescence
de l'ordinaire*

*Taches oranges
de l'outremer*

*Méditerranée
des impasses*

même. La dialectique trébuche sur sa continuité. *Pseudorca* de la Pseudo-Delphes, l'horizon n'est pas la bleuité des supermarchés du plaisir, tu nous promets les délivrances épipélagiques. Nous nous éloignons dans la colonne d'eau pour retrouver la colonne de feu, le savoir ancestral de l'Hadès. Précipice en continuité du précipice, la gravité se mêle à l'eau pour dévoiler ses charmes et anticharmes, matière et antimatière de nos possibles. Ici seulement remue la dialectique des chutes et des flottaisons. Nous nous suspendons dans l'aphotique. S'esquisse l'être liminal, la frontière de l'intérieur et de l'intériorité. La photosynthèse nous abandonne aux lucioles de nos cellules terreuses : brasillage du vide.



*Dérive
absolue*

*Leurre
d'immobilité*

Au seuil des perceptions, il y a parfois la flottaison d'une forme sous la paupière, et sous l'irradiation d'une lumière qui chauffe le sang ; un signe liminal et translucide apparaît. Il n'appartient pourtant à aucun système. Il flotte et sa dérive est absolue. Il ne progresse pas, ne suit aucune logique. Son intériorité embrasse le flux qui la porte. Il semble parfois revenir à son premier point d'apparition. Impossible de le situer. Et son immobilité n'en est pas véritablement une puisqu'elle ne se saisit pas. Immobilité comme un leurre, translucide, mais surtout

*L'oculaire,
sa pulsion*

*Cormorans
du Yunnan*

lucide. Lucide jusque dans son mouvement ; d'une acuité sans pareille dans le mouvement, rien ne l'agite. Sans attache, il glisse simplement comme un nerf échappé d'un système. Le monde, lui, a les yeux pleins du langage des circuits organisés. La captivité des espèces animales conditionne les captivités futures. Les rejets des eaux contaminées ne font plus ciller. L'humain s'habitue. Son œil s'agite, captif de sa propre sphère. La pulsion est le nerf du regard. D'une pulsion à l'autre, du voyeurisme à l'ignorance, il n'y a qu'un battement de cil. *La loi en France autorise l'abattage des cormorans.* Le cormoran n'en a pas pris connaissance. Il le fera certainement lors d'une prochaine migration. Pour l'heure, il est trop occupé, dressé pour la pêche sur les barques du Yunnan. *Restant quand même en partie sauvage, le cormoran est attaché au pied du pêcheur et au radeau par une corde qui lui ferme également la gorge afin qu'il n'avale que les petits poissons et redonne les gros au pêcheur.* La pratique est millénaire, elle a fait ses preuves. Elle se photographie maintenant. *Cette méthode vaut vraiment la peine de prendre sa soirée pour y assister.* L'œil avide du spectacle ne sait pas au fond ce qu'il est en train de regarder. Tout se déroule devant lui comme un instantané du spectacle, et il faut surtout que cela *en vaille la peine.* Mais rien au fond ne lave la peine. L'œil ne se lave pas. L'œil s'habitue, il ne voit plus la forme liminale qui dérive sous sa paupière.



*Tout palpite
de pétrole*

*Tout palpite
du pétrole*

*Don't forget
to leave a like*

Cormoran, corbeau du sel, oiseau de tous les bitumes, tout l'humain se gorge des barbules pétrolifères de ton envol, tu cherches le stratagème dans cet instant du précipice, pour te confondre toujours plus à la marée noire qui flotte et qui revient sous ta paupière des turquoises. Catastrophe pour échapper. Ou pour s'échouer dans l'absence. Ta domestication dit la domestication de l'humain à l'utilité, à l'utilitarisme de toutes les fins. La vie sans destination se fluidifie en sa valeur : il faut vivre jusqu'à la dissolution de l'image en elle-même. Ne plus être qu'une mode d'existence intermédiaire entre deux marchandises. Et ne plus être qu'une mode. Nouveauté ancienne des séparations. En virtualité, en deuil, en étendard, tu te tiens sur le seuil, corps en croix, corps-mort du cormoran entre deux eaux, mais tu ne nous fais pas savoir si ton œil flotte ou s'il nous transperce une dernière fois de la copie d'une copie de notre propre image. Portrait délavé, incertain. Indivision ou individualité de tous les triomphes. L'allure de la différence pour dire l'identité de la servitude. Le corps est cerclé du travail, de la pêche, du péché, de la souffrance, du recommencement. Il a le joug en contreplaqué, il fait un selfie. Ne pas. Ne jamais. Chasser le poisson. Chasser le poison. Chasser le désœuvrement. Chasser l'œil vitreux du cormoran. Son bec inquisiteur qui indique la direction du non-être. Mais ce n'était pas un cormoran. L'ignorance urbaine a confondu, au travers du prisme pastel du réseau social, l'oiseau des interstices avec un

Paradis perdu

goéland mazouté par un supertanker qui croisait au loin. Bateau échoué des échecs. Pavillon : Panama. La mer tout entière est une terre des passages. Oscillations sur les marchés. Accalmie et oubli. Le prix du pétrole demeure inchangé. La photographie navigue sous les surfaces goudronnées, oscillantes. La fibre optique des câbles sous-marins transporte à toute vitesse le cormoran et le liquéfie jusqu'à ce qu'il devienne une chimère phosphorescente, malgré le squalo qui rôde, qui ronge son nerf unique et rumine sa contre-utopie des réseaux brisés. L'apparence ne se traverse plus, il n'y a plus de passage entre les éléments pour l'envolement qui plonge vers l'abysse. L'état liminal de la modernité opacifie d'un vernis basaltique l'embrun. Ou serait-ce déjà le gel cendreau des glaciations impossibles, celles qui nous reviennent en songe pour séparer définitivement la mesure de sa démesure ? Un oiseau, goéland ou cormoran, cellule flottante de la domestication, s'enfoncé. Très loin en ce que nous ne sommes pas. Perdition du même, perdition des mêmes. Eau des lavures vers un sous-sol des laves. L'animal se dérober à l'humain. Il est venu se fossiliser avant l'ébullition des glaces dans les profondeurs du sombre. Avec lui, tout peut encore rêver au spectre. L'inhumain sans filtre, la vie nue, *dénudée*. Tout peut encore désertier l'éternel retour du même et de son commerce.

*Ô la vie dénudée,
impossible*



Crâne
Crane bird

Avant de faire naufrage, le pétrolier est déjà une catastrophe. Dans ses cales, il y a déjà la mort qui patiente dans l'impatience du profit. Il y a la mort qui creuse, qui tapisse de son vernis de goudron, défigurant pour re-figurer selon son seul intérêt. Les organismes vivants n'ont rien à dire. L'oiseau se tait. Le crâne roule dans la terre, il y imprime son ombre et son mouvement. Le crâne roule sans bruit, vidé de toute pensée. *Crane*, grue blanche à tête de cinabre rouge. La grue est l'animal qui se dérobe. Elle saute d'une patte sur l'autre, elle boxe dans le Tao. La grue ne parle pas, mais dit tout de même qu'il faut se dérober, et tout d'abord à soi-même, en s'échappant comme s'échappe la cellule, en dérivant dans les phénomènes, sans vouloir les retenir pour son propre avantage. Elle dit qu'il faut encore se dérober au ressentiment et à la peur qui nourrit la peur. Échouer, si l'on veut, mais seulement en faussant compagnie, en étant celui ou celle sur qui on ne peut pas compter. Fausser compagnie en faussaire, en compagnie de la fausse orque et des cellules. Échouer dans les seuils, dans le sauvage et dans le sang. Écouter dans le vivant ce qui est autre. Se résoudre enfin à parler sans parler. Se résoudre simplement à *respirer par les talons* ou à penser par le cœur. Que le centre ne soit plus ce qu'iels prétendent être le centre. Que leur désœuvrement n'œuvre plus *en défaveur*. Que les oscillations ne soient plus que poussière sans culture. Que les valeurs soient dévalorisées et retournées, vidées comme un fruit sans saveur et insipide.

Oscillations

Que les pièces soient redistribuées, dans l'aléatoire, selon la direction des vents contraires. La torpeur de la masse échouera dans son propre oubli, les yeux hallucinés, vissés sur du néant, dans cette impossibilité de reconnaître le silence dans l'animal et l'animal dans le silence. Impossibilité de reconnaître une langue qui transcende la langue. La langue d'une démesure qui est aussi ce souffle ; souffle d'une seule mesure qui place le monde hors de toute mesure.



*Amputations :
krachs boursiers
des chimères*

Drill, baby, drill

Avant le pétrole existe la trouée. On cisaille l'idée de l'orbe. On éloigne la blessure dans l'offshore des commerces. Du métal pour faire plate-forme, du métal pour s'enfouir vers les profondeurs. La soif de l'eau noire est une avidité de l'Hadès. Pathos des concentricités. Jusqu'à la terre des sables d'ombre. Jusqu'à leur fracture. Ouverture des sols, sang brumeux du noyau. L'offshore est une manière de flotter au-dessus du réel, on produit et le pétrole et l'objet du pétrole et la réalité qui les hybride. Silence des bourses. Pépiements des oiseaux marins. Le prix du brut flambe comme les vagues d'une marée noire qui chercheraient à percer la sphère. Sphère ou exosphère, la promesse demeure la promesse de forages nouveaux. Des astéroïdes comme des objets marchands. Cosmos des petites. Les bourses frétilent davantage que les poissons dans l'œil des

*Vortex au fin fond
des congélateurs*

*Scandium,
yttrium
et tous
les lanthanides
du monde*

mouettes désirant le désir des marchands. Hyperréalité d'une société des fluides pour hyperréalité d'une société fluide. Sphère ou exosphère, vase clos où tout s'opacifie pour fabriquer un rêve dérivant, aveugle, le long des déchets qu'il régurgite. La mer n'est plus l'horizon, seul l'abysse se maintient dans l'œil des foreuses. Le futur n'est que raffineries et raffinements du même. Il délaisse la substance de la substance, l'être du visqueux. Bistre jusqu'à la moelle, la matière vit de sa mort, elle fabrique une intériorité des métamorphoses, malgré les guerres et les avarices, la terre émiettée en terres, là où le végétal et l'animal se confondent dans une organicité des viscosités hermétiques. Le Bardo fomenté un complot en eaux profondes. Il promet à l'humain de faire du ciel un manteau de terre, mais le thanatocapitalisme a l'écume bitumeuse qui bulle dans les recoins de son désir : le sujet doit se liquéfier totalement dans l'objet, jusqu'à l'oubli. La marchandisation lubrifie le sujet pour qu'il ne puisse contempler ses miroitements dans ce qui lui est radicalement étrange, radicalement étranger, et pour qu'à la clôture des marchés, le sujet soit le seul sujet automate, et que tout en lui aille à l'accélération. L'espace ne doit être que la norme d'un espace de subsistance : espace négatif à l'espace progressant d'un objet devenu marchandise. La fracturation de la terre perpétue une continuité du savoir unique de la possession. L'être n'est plus qu'un *être à*. Posséder l'étranger au soi : le soi

Sky's the limit

doit posséder jusqu'à être possédé par la possession. S'enrichir de l'objectivation des mondes. Mais, sous son schiste argileux, le vivant-mort s'élève vers l'œil des foreuses avant de se disperser, invisible, dans l'atmosphère. Son mouvement chimique murmure l'alchimique. Une cabale s'écrit à même la pierre pour condamner le ciel. Une machination contre les machines. Une pétro-ontologie s'esquisse : le Bardo des matières transformées pour toute atmosphère. Tendre l'oreille : le vivant-mort s'adresse au mort-vivant.



*Espace
de l'affirmation*

Comment sortir de l'espace de l'affirmation ? Sortir aussi des phénomènes qui s'ajoutent les uns aux autres, qui recouvrent tout de terre, de boue, de pétrole ? Comment ne plus faire d'une image une autre image du langage, pour réduire tout à la phrase, à l'assertion ? Le mental s'active, il est activité du néant. Le silence est louche, il faut s'en méfier. Celui ou celle qui se tait est suspect-e, parce qu'il doit prendre position, donner son avis, et ainsi éprouver son positionnement. Iel ne peut rester sans voix et se perdre dans le temps de l'incertitude, en restant toujours sur le seuil, à prendre le temps alors qu'il n'y a selon elleux pas le temps. On ne peut demeurer dans le temps du mutisme. Mais parler est alors se résoudre et abdiquer, c'est se défaire de l'invisible. C'est trouver l'espace qui refuse

*Suspicion
du silence*

l'espace du néant. Là où ceux parlent fort et à tout va pour faire part de leurs idées, le muet se tait pour parler d'une voix irrécupérable, intérieure. La pluie de sang n'en finit pas de se déverser sur les idées. On dénonce le silence, mais on noie la voix dans l'accumulation des voix qui ne s'entendent plus. On parle pour faire entendre le soi qui pense et non la pensée. Le silence est ainsi réduite au néant du parasitage de la conscience par les bruits, par les images et les cris. On oublie la vérité du silence comme rayonnement et espace sans affirmation ni négation, ou tout est encore formulable dans le temps qui est encore libéré du quantifiable, de la normalisation de la forme. Le silence ne promulgue rien, si ce n'est l'arrêt de la sentence, ou l'arrêt de l'abrutissement dans la sentence. Dans et par le silence, il n'y a nul besoin d'agir pour exister, nul besoin de s'imposer par le jeu de la force, du bruit et de l'agitation. En fixant du regard les yeux de l'être mutique, en s'y reconnaissant comme muet à son tour, on acte son mutisme contre le monde du néant. On refuse alors de donner sa langue à la revendication, à la défense d'une idée omniprésente, normée, c'est-à-dire l'idée de la mort implacable ; cette mort qui décide la mort des autres, qui impose la maladie idéologique du néant. En dénonçant le silence avant même de laisser le temps à la parole de se construire, on refuse toute possibilité à la parole de parler par delà la mort des images.

Acte mutique



*Prendre la parole,
et la détruire*

Se taire. Apprendre comment l'autre pleure. Comment l'autre dit *je pleure*. Comment l'autre ne peut pas dire *je pleure*. L'autre de l'inhumain. L'autre de l'inorganique. Entendre sous la langue le langage. Et se taire. Marquer l'espace d'une présence. Sans re-présence, sans représentation. Une présence qui va jusqu'aux marges et inclut dans le soi l'étrangeté liminale du soi. Se taire. Se taire pour tenter de constituer une éthique inhumaine du silence. Faire présence avec ce qui est le plus étranger au soi. Avec l'inhumain. Avec l'inorganique. Et revenir jusqu'au soi enrichi de l'étrange, de l'étranger, de l'étrangeté de l'immonde, des mondes sous les mondes, de l'espoir d'existence dans l'inexistence. Se retirer en soi. Pour revenir. Et faire revenance. En préservant la vie, en préservant l'espace, par une préservation première, celle de l'harmonie que l'étrangeté du réel marque de son ondulation, en deçà des normativités de notre langue, de notre thanatocapitalisme, c'est-à-dire en deçà de nos manières de désigner et de tracer des limites, de nos manières de dire ce qui est et d'exclure ce qui n'est pas, d'exclure ce qui ne doit pas être dans l'être, pour y placer, avec logique et normativité, l'inconscience de l'autrement et l'interdit de sa présence. Ne jamais faire de l'espace un territoire. Tout territoire commence par une exclusion. Le non-être est l'infini de l'inclusion. Ne pas affirmer le non-être. Y laisser croître un espace de revenance. Un espace de protection des états liminaux de

*Faire de l'espace
un trou noir*

*Contre tout
progrès,
la croissance*

*Impermanence
et incertitude*

*Le verbe être,
voilà l'ennemi*

ce qui n'arrive plus à être. Empêcher que progresse un être en tant que fonction du fonctionnalisme de la production, et, corollairement, de la destruction nécessaire à tout esprit de production. Empêcher. Mais, sans destruction, sans production. Et s'éloigner. Croître. Ne pas progresser. Mais croître. Ne pas être. Tenter. Tenter d'être dans le non-être. Dans l'état liminal de ce qui existe en dehors des circonférences du *logos*. Le *logos*, s'il doit être dans le non-être, devrait toujours se situer en ce qui l'excède. À la limite de lui-même. Limite extérieure nimbée d'ombres. Devenir un état quantique de l'invisible. Renoncer à la participation. Renoncer à la représentation. Ne tenter que de faire présence. D'une présence préservant la vie, parce que préservant l'espace de la vie. Sans éco-nomie. Sans éco-logie. Sans *oikos*. Une maison est toujours une barrière à l'autre. Mais avec la contingence des présences. Sous les évidences. Donc sous la normativité d'une langue close sur ses hiérarchies. Tendre l'oreille à l'existence des inexistentes pour entendre cette contingence. Le silence qui y règne. Silence d'inexistences, car présence latente aux représentations de la matière devenue seule puissance du produit. Par le silence, reformer la vie loin d'une humanité centrée sur la mort. L'inhumain est l'opportunité dernière de l'humain. L'inhumain est la vie qui excède les dimensions mortifères de l'humain. Être devrait n'être qu'une négativité de l'être. Une soustraction à l'espace pour y préserver sa

*Éthique des
fossilisations :
être imago
plutôt qu''image*

*Copule
des pourritures*



contingence. Être en n'étant pas, en devenant, à la manière du *dark fluid* incertain de nos cosmos si petits. Être à la manière du fossile. Faire à la fois présence et revenance. Faire présence fantomatique de la vie, négativement dans ce qui est, et marquer l'espace du mouvement fusionnel de l'espace et du temps. Laisser la vie continuer à battre son rythme lent et fragile. Cette manière d'être négativement est une manière de marquer l'espace d'une positivité du non-être. De sa présence. Elle n'affirme en rien une inexistence dans l'existence, mais propose de préserver, pour toute inexistence, un espace contingent de la survenance. Être dans le non-être, c'est apprendre à être présent avec ce qui est radicalement autre, c'est apprendre à faire présence dans un devenir commun. Là, seulement, débute tout communisme. Être dans le non-être n'est pas une négativité de la vie, mais une négativité de la vie qui s'affirme en disant *je suis*, dans l'aléa mortifère du dire-être. Ce retraitement dans le soi laisse l'espace se repeupler, et dessine faiblement une échappée : échappée à la modernité, s'il en est.

La marque est invisible, comme le territoire subtil n'a pas de limite, étant non circonscrit par la mesure du mental. La peur des précipices, comme on dirait la peur du vide, a besoin de garde-fous. Mais nous naviguons

Noun

sur le *Noun* dans le silence des ombres. Et les ombres en sont le principe d'existence, elles découvrent des étincelles de savoir. Le rayonnement est dans le cœur des sarcophages. L'insecte bruit dans le mythe, son œil minuscule est un disque solaire.

*Retirement
et création*

Le souffle se retire dans les poumons. C'est là que naît un monde, dans la vascularisation, dans la cage des alvéoles. Le retirement est mouvement de création. De l'horizon des ruines naît la verticalité du souffle. Le bruissement est perceptible pour qui veut bien fermer les yeux et ainsi voir dans les ombres la lumière subtile, plus subtile que la brûlure du réel. L'abondance des formes est déjà dans l'océan primordial du Non-être, ou l'incrée produit le pluriel indéterminé. La rosée est encens, le soleil est craché par la langue muette. La vacuité est dans la racine de l'orchidée souterraine ou dans l'œuf de la fourmi blanche. Le nihilisme et le néant sont noyés dans l'océan de vacuité. L'océan est dans une barque. La lumière est la lumière des fonds. Les éphélides sont les étoiles de la peau. Le rayonnement solaire persiste avant même son apparition, il est vu avant d'apparaître. Le courant indépendant ne se mêle à rien, mais circule ainsi dans le monde, secrètement et à la vue de tous-tous, irriguant chaque chose, comme la fumée façonne les pierres. C'est le vestige d'une lumière sans origine oubliée au fond d'une barque, c'est-à-dire au fond de l'océan qui lui-même bruit dans l'œuf solaire. Les symboles sont des cellules de langage qui éclatent, qui

*Production
de l'indéterminé*

*Cellules
du langage*

produisent un son dans le vide. Nous apprenons ainsi à parler sans parler. C'est une reconnaissance, une voie de savoir subtil. Le silence du retraitement est le principe de la parole sans territoire ni mesure. Le silence ouvre des sarcophages, il dessine la carte des fluides et des ciels mêlés. Le visage n'a pas de visage, il a plus de mille visages. Il n'y a aucune trace susceptible de dévoiler le mystère. Le mystère ne se dévoile pas, si ce n'est par l'absence de trace, qui en serait alors le dévoilement secret.



*Autour
des neurones,
ceinture
d'astéroïdes
ou ceinture
d'explosifs*

*Mystique
du cercle*

*Tentacules
des photons*

La vascularisation du réel, c'est la pierre. Poussières indistinctes des champs gravitationnels : tout circule. La politique terreuse de l'inorganique, seul spectre de nos communautés d'inexistence, c'est l'accrétion. Aux marges du trou noir, il y a la lumière qui s'unit au vide. Le vide nous invite, il dit que nous miroitons. Le pourtour du trou noir, pourtour de nous-mêmes, fait le tour et le tout, la négativité de la présence et l'infini du sombre. On ne sombre pas dans le sombre, on s'y dilue. Les marges suffisent à connaître l'information des abysses. Y osciller pour sentir les sphères qui s'abîment les unes dans les autres. On invoque le poule avant les hantements de la géante rouge. Il murmure que l'espace des abysses a une matière. Il trace son négatif. Négativité des spatialités tracées par nos gestes de renoncement.

*L'échappée
dans l'inexistence
de l'indigo*

*Compteur Geiger
des âmes mortes*

L'océan du non-être commence par être dans un mouvement contingent de retraitement et de survenance. Nous ne sinuons pas dans le rien, mais dans la matière du rien. Une goutte d'encre dans la blancheur du *temps homogène et vide* suffit à en révéler l'opacité. Le vide du *temps homogène et vide* est une plénitude de l'incolore, un résidu vague du photon. Égarements des bosons entre nos langues. L'incolore ne se dit pas, il se retire du *logos*. Le sarcophage moderne du *logos* a le visage d'une prison, celle de l'atome libéré de toute stabilité de la matière, mais l'humain n'assume pas sa négativité jusqu'au désir de se confondre aux mouvements des centres instables. Il veut la centrale, sans les beautés du noyau. Le béton a coulé, mais rien n'y sombre. Recouvrir le territoire, atomiser la carte. Radium, rayon, rayonnement, ténu. L'humain n'arrive à se tenir sur le rebord de l'astre, c'est-à-dire qu'il n'arrive à se connaître lui-même. L'humain construit la catastrophe pour construire le sarcophage. Il place le vide en sa propre vacuité, mais n'y retrouve rien de la lumière, puisqu'il refuse son absence. Comment revenir à la négativité de la présence pour faire présence à nouveau, dans l'évitement de toute représentation ? Traitement liminaire de nos radioactivités d'apparat : se confondre aux puissances du fossile. Déformation de la forme à venir par la conscience négative de notre délitement en celle-ci. Traces d'existence qui érode la réalité jusqu'à sa moelle. On vient se confondre à la vascularisation du réel. On se fait négativité

Y revenir

*Revenance
holographique*

dans la pierre. On y circule. Trouble imperceptible de la présence dans le creusement de ce qui s'érode. Et s'éroder avec. L'information tisse une droite vers sa digestion astrale. Se destiner au trou noir. Devenir l'entropie de l'information, jusqu'à un état d'exformation. Exister dans l'inexistence. Inexistence qui recrée une contingence dans les remous de l'océan du trou noir. Le poulpe dit la volute, la gravité, l'effondrement. On s'y suspend, quelques instants. La direction : le sombre.



*Aimantation
du Vide*

Iels ne verront rien sous les paupières. Il n'y a pas de communauté de l'ombre. Sous le couvercle du sarcophage est gravée une carte aux étoiles qui prend la forme d'un corps de rayonnement subtil. Ainsi, le noyau de lumière patiente sans lumière. Les yeux sont ouverts sous les paupières, ils voient dans l'ombre de la négativité. Les lignes opaques tracées sont des droites vertigineuses qui n'indiquent aucune finalité. Elles montrent le devenir dans l'aimantation du vide. C'est la dérive des centres. Iels ne comprendront plus les mythes de l'ombre, ne considéreront plus la matrice de la création. Iels ne rencontreront plus leurs démons. Iels s'habitueront pourtant à leur voix, à leurs cris, à la profusion des images, aux lacs de salive, quand le ciel est drogué aux particules fines. Le sol ne fertilise plus la pensée. Iels

Ahriman

continuent de déflorer le monde, de produire des images, de tramer l'oubli. Iels ne résistent pas à l'invisible, c'est l'invisible qui leur résiste, silencieusement. Le timbre de leur voix est, avant même la parole, une affirmation sans devenir. L'embrassement ne peut avoir lieu que dans le silence de la mâchoire. Avant même le mouvement, le mouvement a déjà eu lieu. *Ahriman* est terrorisé, alors il terrorise. Son angoisse insuffle l'angoisse. À coups de lame, à coups de langue, il veut que l'on retienne, que l'on compte la peur, que l'arbre soit démembré, brûlé sur du néant. Mais la peur a été balayée, simplement, par le point de l'étoile. La peur a été chassée par le point. Le point de l'étoile sans forme, introuvable, on ne le répertorie pas, ou seulement grâce au dessin de l'ombre, apparaissant sur la face cachée du sarcophage, sur l'envers qui est l'endroit, par delà l'envers sans endroit. Le *magian* souffle à l'intérieur de lui-même. Il fait ainsi apparaître des points d'ombre. Ils sont dignes du silence de l'animal, de la plante. Ils sont dignes du silence des mers et de la pierre crachée. Cette compréhension du monde ne s'explique pas, sinon par la danse, le rituel, par les gestes liminaires. Sous les paupières du *magian*, le sang est incolore, le sang est de l'écorce. Le sang est la terre des transformations. Dans son souffle, il y a le gouffre des mémoires et le temps atomisé. Dans son souffle, il y a le point de l'étoile qui vibre sans paroles, et dans cette vibration, il y a toutes les paroles dénouées dans un noyau

Magian

de Vide. Cette concentration est le noyau sans limites. Elle est l'origine du langage d'avant le langage.



*Orphisme
édulcorant*

Un satellite s'échoue anonymement dans l'océan des commerces. L'aluminium des observations retourne à sa catabase. Atomisation des croyances le long des précipices retrouvés. Il y a des particules qui flottent dans l'absence de nos visions. L'aquatique se pare négativement de la lumière, mais l'artificialité de l'électroluminescence moderne s'infiltré jusque dans le sombre, avec sa coque de métal, ses stratagèmes d'irruption, sans comprendre que la catabase est d'abord une élévation : la technique enlumine l'apparence de l'apparition. L'exploratoire ne voit rien, il observe, car il se contente de l'utile, ne sait rien de l'errance. Le cliché photographique fait voir davantage la mécanique coloniale de l'espace que la fragilité des variations de l'existence. Du satellite au sous-marin, une même tension invasive s'organise. De l'exosphère à la fosse océanique, l'espace n'est pour l'humain qu'un espace à envahir. L'œil doit se retourner en lui-même pour voir sans chercher à atteindre. On regarde le regard de l'animal, sans ciel, qui dessine l'incertain limoneux de nos réunions. Des grenadiers et des pélicans qui sillonnent dans l'Hadès, là où les astres s'évanouissent dans

*Bertilonnage
d'Orphée*

*Sur le fil de lois
insondables*

*Espérance
du Bouvier*

le vide. Il faut, avec un regard sans yeux, dans le négatif de l'image animale des zones hadales, sentir la profondeur de la vie. Remous du sens en arrière de l'imagination d'images. Quelques particules sont à leur flottaison pour mimer une cartographie de la profondeur très ignorée de nos territoires. De l'infime à l'infini, on porte l'oubli au-devant de la lanterne de quelques dragons des abysses, on y renie toute notion de territoire pour mieux se confondre à la poussière d'étoiles qui oscille, de la nébuleuse au pélagique. Gravité des accrétiens d'existence. Similitude des compositions atomiques de la matière. Une chimère s'élève du sable et, négativement, pulvérise l'espace pour que le corpusculaire abyssal narre le corporel de nos évidences, jusqu'à le projeter vers le commun chimique de l'ignoré : le vide devient le supervide. La langue trahit le cosmos en ne disant pas le microscopique dans le superlatif. Mais le réel résiste à la langue. Composition des chimies stellaires. De la chair à la chair d'étoile, l'unité taiseuse du même. Hydrogène des lueurs intergalactiques dans la matière du souffle. L'abysse, sa mise en abyme, et s'abîme le sédiment. Tout vacille : la vase s'élève et esquisse les formes géométriques de nos constellations intérieures.



La nouvelle loi est la pulsion. La nouvelle loi est l'inconscient barbare. La nouvelle loi est

Image-cadavre

*Image
coloniale*

l'amnésie. C'est cela, la tache de sang intellectuelle. Parler toujours de soi, et puis se laver les mains dans les images. Regarder les visages criblés, et puis penser à son *shape*. Faire la leçon et puis l'oublier. La nouvelle loi est le temps atomisé. Les étoiles sont le décor, le fond vert. La profondeur est obstruée par la charge émotionnelle des images. Plus de différences, au fond, entre l'image d'un corps sans vie et l'image-cadavre, l'image-morte. Nous ne parlons plus la même langue. Vos émotions sont des vices, elles catégorisent le vivant dans la sphère de la pulsion de mort. Vous êtes les bouches de la rumination morbide. La spéculation des images compte les formes du réel, elle déréalise le monde dans la pulsion. Le moi-chimère parle de la guerre pour parler du moi. Les bombes sont des *screenshots*, des listes de noms, avec le nom des morts que vous ne lisez pas, mais que vous affichez comme liste, comme abstraction. L'image est aussi coloniale. Elle colonise le vivant. Les constellations sont bancales, irrécupérables, même avec des noms d'animaux, des noms de spectres, d'organismes, de vases, de souffles, dans leurs vacillements impossibles. Vous agissez seulement par la force de la pulsion. Vous donnez force à l'oubli du vivant, au remplacement du vivant. Vous donnez ce pouvoir à la médiocrité, au néant qui n'est pas le Vide. Vous ne comprenez pas le Vide qui engendre pourtant le vivant. Vous produisez des monstres, vous produisez *les désastres de la guerre*. Vous bâtissez des

*Ignorance
de l'inutile*

ruines. Le surnuméraire est la négation de la négation, il n'autorise pas le silence, il n'autorise pas le Vide. Vous vous agitez à la surface du visible, dessinant votre selfie à la salive. Mais les limons sont plus denses que votre mécanique d'invasion destructrice. Vous détruisez la pensée comme la non-pensée. Vous ne connaîtrez jamais la joie de la non-pensée. Votre pulsion est seulement la pulsion de mort, le geste nu, sans profondeur, utilitaire. Votre religion utilitaire est inutile parce qu'elle ignore complètement l'inutile, la page blanche, le souffle. Vous échouerez immanquablement, échafaudant ainsi votre perte dans la névrose, dans le culte du néant et du moi ; ce moi anxieux d'être sans *être*. L'anxiété de l'*être* est votre écueil. Votre œil est une sphère sans ombre, brûlée par un monde sans profondeur, sans ombre.



Négativement

On niche dans une image. On y niche pour déformer la réalité, pour ne plus voir l'image, ne plus jamais la voir comme une médiation de la réalité, mais la vivre, la vivre toujours comme une totalité de la réalité. Une totalité qui dévie. Qui virtualise l'existence par les dilutions du regard. Dans l'image, dans l'image moderne, il n'y a plus un sujet et un objet, il y a la réalité tout entière qui se marchande, cette réalité qui prend ses distances avec le réel, pour n'être plus qu'un

*Consummo
et consumo*

*Nécrose
des somnolences*

théâtre du réel, où sa valeur règne seule sur le discours des reproductions de l'image. Par l'image, par l'image moderne, la réalité survient et disparaît en un même instant de destruction, qui ne cesse de se renouveler pour que se renouvelle avec lui la jouissance ébahie de la consommation. La réalité n'est plus qu'une image de la réalité. Ce qui subsiste d'existence en la modernité y oscille, et son oscillation n'est plus que l'image d'un cours de bourse qui s'écroule. L'image perpétue une domination tout en perpétuant la narcose de cette domination. Sommeil sans rêves, monde sans trêve. La guerre a lieu, puisqu'elle a lieu dans une image. La catastrophe climatique a lieu, puisqu'elle sombre avec l'information de cette banquise abstraite, abstraction de l'émotion, extractivisme sans pétrole, qui ne dit plus les états de la matière, mais une unique fluidification d'un spectacle toujours absent. Spectacle de notre fin, mais spectacle quand même. L'image transporte toujours avec elle sa valeur marchande. La pandémie débute par le symptôme d'une image. La danse macabre débute par l'image des squelettes qui se moquent de la peste — l'image se moque toujours du silence qu'elle contamine. Qu'y entend-on du bruit des os ? Que discerne-t-on de vie dans les mouvements invisibles des bacilles ? *Je* contemple l'image d'un immeuble qui s'effondre. *Je* contemple l'image de la détresse d'une otage. *Je* contemple l'image d'une forme humaine devenue forme cendreuse. *Je* contemple

*Colorimétrie
des dépouilles*

*L'image-sans-
image est
une image
moins une*

*Geist
du Poltergeist*

L'image frappe

l'image d'une bombe sur le point d'atteindre sa cible — merveille de la technique qui fige la mort juste avant sa survenance. L'image est une survenance qui survient avant toute survenance. La mort est un maître d'image. *Je* contemple l'image d'un drapeau recouvrant un cercueil. *Je* contemple l'image d'un autre drapeau que l'on brûle. *Je* contemple l'image d'un drapeau qui est lui-même l'image d'un empêchement : interdire à la vie d'interroger sa présence sans représentation, dans le fil écru des harmonies. Dans la poussière de ce qu'il en reste. L'image de l'humain advient avant l'humain, il y est déjà mort, et pourtant il se bat, mais il ne se bat pas pour une terre, il se bat pour le territoire qui nie la terre. *Je* contemple l'image d'une technique de l'image. *Je* contemple toute mon espèce qui place son existence dans une technique de la médiateté. Le drapeau est une image. L'image du drapeau est une image. Le regard qui se porte sur l'image du drapeau est une image. *Je* suis une image. L'hyperréalité empêche toute existence sans image. Ma contemplation ne contemple jamais le réel. Ma contemplation contemple une image. Rien de plus. Mais c'est par l'image que l'image peut encore espérer son émiettement. Négation de la représentation, négatif de l'image : les squelettes dansent, puisque l'ordre social s'effrite. En notre modernité tardive, l'image n'est pas le symbole d'une quelconque distanciation, mais elle est au contraire une possession. Tel un fantôme qui possède. Tel un fantôme qui possède un autre fantôme. En

son sein, tout se tient et se virtualise, tout est possédé. Mais l'image peut encore être l'image-sans-image, l'image de sa propre destitution. L'image, en cette conscience de la discontinuité du discours par l'image sans l'image, par cette contre-image, par cette image destituante, peut dire son règne négatif, le règne négatif des espaces négatifs, là où le regard qui reçoit l'image rencontre le regard qui donne l'image, dans une confusion des subjectivités conscientes que l'image n'est pas la réalité, mais une passerelle fragile où circule un geste d'art, c'est-à-dire un geste de partage, c'est-à-dire un geste de résistance. Résistance à l'image telle une résistance à la virtualisation de la réalité dans l'image.



*Objet
de l'Oubli*

*Noyau
inaltérable*

L'objet patiente dans la boue. Il deviendra bien plus tard objet archéologique, ou objet d'art. Mais aujourd'hui, le brûle-parfum est oublié dans la tombe d'une reine. Son royaume, on ne sait plus le nommer ni même le dater. L'objet échappe ainsi à la brûlure des images, au dévoilement. À la surface du monde contemporain, la guerre éclate, le territoire est colonisé. L'humain massacre l'humain. La mort est visible, photographiée. Dans l'obscurité de la tombe, le silence résiste, son noyau est inaltérable. Les parois sont ornées de peintures et d'ombres. Les animaux protègent l'âme de la défunte depuis les quatre directions. Le serpent s'enroule

*Image-
sans-image*

autour de la tortue noire. Le tigre et le dragon sont des images-sans-images. Les animaux mythiques ne sont pas représentables, ils sont des présences, des signes-auspices de la présence. La figure d'écaille vibre dans l'ombre, le lotus est une flamme sans feu. Les constellations sont gravées dans la pierre sous les ailes de l'oiseau rouge. Ses yeux sont aussi des astres sans mort. L'image de l'ombre parle dans le nerf, c'est-à-dire dans le sang. Elle parle de la mémoire qui n'a pas de langue. Elle couve ses œufs non pas sous le ciel, mais dans le ciel. *Admist the shades and cool refreshing streams*, mais cela aussi ne se dévoile pas dans les images du monde visible.

Icono-tombes

Qui peut montrer la sensation d'échapper à toutes les sensations, de toucher à l'origine du vivant qui est bien avant le vivant ? La tombe de *Baekje* ou de *Gorguryeo* ne montre rien d'autre que l'origine sans origine, ce temps où le serpent et la tortue sont faits de la même écorce. *Tortoise and serpent, pine tree*. L'émiettement de l'image produira une nouvelle image, qui à son tour produira une nouvelle image. Par delà les analyses, l'iconographie de l'invisible échappera toujours à l'iconographie du monde hypervisible. Ainsi, le sans-territoire résiste et l'apatride ne dit pas son dernier mot, puisqu'il n'a même pas prononcé le premier. L'artisan ne représente jamais son geste. Pour lui, il n'y a pas de représentation, et seul le geste existe, devenant geste d'art *a posteriori*. Seul le geste demeure dans sa maîtrise, engendrant la forme en silence. Alors, le

*La geste
de l'artisan*

*Occulter
l'invisible*



*À bout,
jusqu'à la boue*

geste et le cœur sont unifiés. L'image du temps hyperréel est une destruction du sensible et de l'acuité, elle est dénuée de souffle et de sang. En représentant le geste comme geste, l'image a perdu sa sensibilité. La force de l'occulte est de révéler l'invisible. La faiblesse de l'image hypervisible est d'occulter l'invisible.

La boue est l'état à atteindre, la forme rêvée de nos métamorphoses. Une forme presque plane, une forme presque sans image. Il ne faut plus viser les étoiles, il ne faut viser que la boue. Les étoiles n'existent plus en nos mondes, elles ne sont plus que des virtualisations d'espaces à coloniser, d'espaces à forer, d'espaces stratifiés pour des individus qui se distinguent de la tourbe. Les étoiles ne sont qu'une représentation hiérarchique de la valeur marchande. *Turba versus hierarchia*. La boue à l'assaut des étoiles. Liquider le marché. Liquider la valeur. Liquider les étoiles. Et ne conserver que la boue. Cette boue principielle qui sommeille en nous. Tout ce qui subsiste de l'étoile est dans la boue, et sa brillance, et sa fluidité, et sa richesse d'invisible. La boue, comme l'étoile que nous avons oubliée, présente à la fois un état homogène et mutant, un effondrement et une survenance, en cet écoulement insaisissable du même. La boue pour seul horizon. La boue pour que l'horizon

*L'informe
en substitution
de la glaise*

*Miroir
du gneiss
d'Acasta*

*Divination :
faire bouillir
la boue*

avale toute orthogonalité de sa figuration, que la matière ne soit ni fluide ni solide, mais menaçante pour ce qui s'érige, une matière qui ne présente qu'une surface et ses profondeurs insondables. La boue : y enfouir l'être dans l'être. Dans le silence qui se refuse à nos agitations marchandes. Rien ne peut être vendu dans la boue. Elle n'est pas la glaise de l'artisan, elle n'est que l'incertitude de la matière. L'impermanence à atteindre. Ne pas sombrer, mais s'élever dans le sombre, par la boue. S'y confondre jusqu'à la disparition de l'humain en cet état imperceptible pour l'humain, où la matière ne choisit jamais sa fixité, où la matière se solidifie et s'écoule à la fois, où tout souhaite son enfouissement, sa sédimentation, sa fossilisation, son histoire des temps très longs, sa métamorphose des stases, sa persistance d'atomes. Sans oublier cet état d'évaporation, d'émiettement, de recommencement. Le liquide devient prétexte à une liquidation, le solide trace un mandala de l'enfoncement en nous-mêmes. La boue, ou la cendre. La matière qui renonce à ses solidifications pour palpiter entre son enflammement et sa dissipation aérienne. La boue, et la cendre. Une boue de cendre. Rien de plus pour figurer le rien, c'est-à-dire signifier l'insignifiance, c'est-à-dire dire ce qui ne peut être dit dans le régime d'ordre et d'autorité du dire, du dire-être, et résonner en deçà de notre économie du monde. Sans langue. Sans image.



Disparaître, pour ainsi s'apparaître à soi-même... Que faire d'autre, si ce n'est sortir du jeu insoluble de l'image ? Ajouter sa voix ne revient qu'à la noyer dans le néant. Le pas de côté, le recul, le doute, le temps de latence surtout ; tout cela est préférable à l'immédiateté de la représentation. Ce n'est pas une question de volonté, la décision est déjà prise. Votre militantisme n'est qu'une conséquence, il ne sera la cause de rien. Vous utilisez la règle, l'algorithme. La proposition est toujours celle de l'épuisement ou de la mort. L'image est néant, elle vous renvoie donc au néant. En s'adressant à vous, elle vous absorbe, et sous l'attrait de l'exhibition, elle n'a rien d'autre à proposer que la très intense déréalisation du monde. L'image qui se refuse à montrer la décomposition de l'Être est l'image qui porte en elle l'énigme du temps. Cette image rend visible l'énigme essentielle qui n'occulte jamais le Vide, le considérant comme principe fondamental de création. Ce temps dégagé du temps et qui se dépose comme une vibration sur la matière du monde est la ligne invisible de l'image. Cette ligne est une ligne d'ombre, l'objet y est révélé par ses limites, par les espaces creusés dans la représentation. L'image se libère alors de la catégorisation de la représentation. Le doute, le Vide, la latence y sont des formules secrètes qui désassujettissent l'objet pour lui rendre sa dimension ontologique, sa vibration. L'image libérée de la représentation vibre dans son immobilité. Les yeux peints des portraits du *Fayoum* sont des sphères

Ligne d'ombre

*Ligne invisible
de l'image*

Fayoum

sans mort. Elles sont des temporalités libres dégageées du temps. La mort y est absente, car elle n'est alors plus représentable. Les portraits selfisés sont à l'inverse des images de mort. Le visage hypervisible est une négation du visage. Son sourire est un sourire de décomposition. L'image sacrée est manifeste, elle échappe à toute contextualisation religieuse. Par delà les époques, son énigme reste indéchiffrable, cela même dans le monde du surnuméraire. En ignorant la fixité de la mort, elle évolue dans une dimension à la fois mutique et plurivoque. Sa portée est une révélation de l'absence, d'un vide qui par son absence révèle sa présence ; paradoxe fondamental et image de ce qui se présente sans jamais être une seule fois représenté, telle une énigme à jamais recommencée, à la façon dont l'on découvre une faille, un écueil dans l'écueil, et sans jamais trouver la limite de l'épuisement. L'image irréprésentable est inépuisable.

*L'inépuisable
— irréprésentable*



*Le médium est
le labyrinthe*

Atteindre l'image-sans-image, faire de la technologie de signifiante moderne une technique de pure lumière traversant la modernité. Dans le royaume clos et aveugle de la valeur, la lumière n'est que la droite qui relie, sans sujets, deux objets qui se valorisent l'un l'autre par leurs rapports d'échange. L'image s'y noie : elle n'est plus un médium du message, elle est un message du médium,

*Inattentive
captation
des modernes*

elle vectorise toute l'idéologie de la technologie, qui ne sait plus sa technique du photon, sa technique matérielle de la particule qui grave une présence dans son renouvellement. La technique n'est plus qu'une technologie, à cause d'un *Logos* hybridé par la seule valeur, et qui véhicule tout entier une économie du monde pour enclorre le réel dans une lecture productiviste, autoritaire de celui-ci, et pour produire en conséquence, là où la production produit toujours un renouvellement des rapports de production, une organisation du vivant autour du principe de sa valorisation. Être ému par une image revient à être ému non par la réalité, mais par une valorisation de la réalité, celle-ci demeurant fatalement organisée par une idéologie, qui n'est autre qu'une organisation politique de l'attention — pour espérer peupler encore notre monde, pour demeurer du côté de la citoyenneté, de l'agentivité économique, il faut aviver constamment notre attention de la valeur de ce qui existe, au risque d'être sinon expulsés dans les marges sociales, tout auprès du néant, là où l'existence est une inexistence, là où la vie inutile vacille en attendant sa disparition. Il y a une différence entre la photographie d'un mort et un mort : dans le premier cas, il y a l'envahissement indécent d'une virtualisation tentant de fixer l'éphémère en une forme marchande de l'éphémère, celle-ci prenant tantôt des accents esthétiques, tantôt des accents politiques, toujours des accents divertissants,

et, dans le second cas, il y a l'odeur. L'odeur et l'invisible. L'odeur de l'invisible. La coexistence des corporéités qui se tiennent ensemble dans une fragilité solidaire et sensible, qui ne se contente d'aucune lumière, mais dit toute la physique tournoyant autour du néant. C'est la présence que l'image refuse, et seule une image-sans-image, une image à inventer peut encore espérer la survenance de ces présences anciennes, auratiques, qui ne sont en rien antinomiques de la reproductibilité technique — ce n'est pas la technique qui est le problème de cette liquidation de la présence, mais le *logos* de la technologie qui bâtit dans l'image une digue de la valorisation. L'image sans l'image serait alors un déluge technique, une inondation rehaussant l'image à une présence sans normes ni limites.

*Pour une technique
sans logos*

*Fermer les yeux,
sentir l'image*



Image-cri

Les yeux fourmillent d'images monstres. *Les désastres de la guerre* ne sont plus gravés dans le métal. Plus personne ne voit *cela*. Les yeux et les esprits sont au service des tortionnaires. À l'horreur précède l'horreur ; phénomène d'annihilation, de dévastation du monde par sa représentation, *nous ne voyons plus cela*, la dévastation même, aveuglé-es par la multiplication des images. *Inutile de crier* légendait Goya, son image était un cri dans les ténèbres. Aujourd'hui, l'image comme mesure et norme de représentation n'est plus

la vision de ce qui est, de ce qui arrive sans condition par l'image. Elle n'est plus la scène du regard, mais montre ce que le regard se doit de voir pour ne plus voir que soi. Elle est la scène de l'exploitation des humeurs et conditionne alors les gestes pulsionnels de l'ego. Le regard passe sans regarder, il fait défiler le chapelet du néant avec toute l'indifférence des émotions. La figuration du monde dans l'image est une figuration de l'outrance, de l'humain qui colonise l'inhumain en ignorant la vie sensible et les effluves de l'invisible qui irriguent le vivant. Palmiers d'écailles dans la nuit, un typhon de silence traverse son squelette. L'image-sans-image n'a pas oublié le squelette, sa vibration sans commune mesure persiste au-delà même du cadre, en deçà de la surface. L'image-sans-image montre déjà l'image qui n'a pas encore été représentée, annonçant alors ce qui n'existe pas encore dans le champ de la représentation. Elle creuse, se libérant des strates d'ombres et de lumières. L'image-sans-image ne scelle pas le visible, elle le libère de la fixation de l'instantané en accueillant dans sa forme toutes les formes des mutations du vivant. Le fleuve continue de s'écouler intérieurement, il érode les limites, ouvre à la perception sans limites, comme le son creuse l'espace, comme dans l'écume de la vague se forme une autre vague, ou dans le sommeil se trouvent d'autres sommeils. Le pelage de la panthère, les anneaux de la guêpe sont des mondes sans image. Tous ces mondes mutiques sont des

*Image d'avant
la représentation*

Imago

mondes irréprésentables si ce n'est par l'image qui en a fini avec la fixité des normes de représentation. L'image-sans-image est un *imago*. Elle est *imago*, non comme finalité du mouvement, mais comme une phase prise parmi toutes les phases des mutations. Elle rend possible la reconnaissance du vivant dans l'absence du vivant. Au sein de l'image, l'absence du vivant montre le vivant. L'artefact de l'absence crie la présence du vivant.



Le son pur de l'image absente

Expérience : nous enterrons aux côtés du squelette de l'image l'image (I), nous précipitons en l'abysse de l'image l'image (II), nous incrustons dans le flux sanguin de l'image l'image (III). Une même image de gravats, une image d'un massacre. L'incertain : les corps n'ont plus de visage, ils ont tous les visages de la contingence. Enfouissement de l'image sous la peau du monde. Nous laissons au temps le temps de faire trembler les éléments sur la matière glacée de la modernité. Attente au travers des siècles de la signifiante. Jusqu'au signe qui perd sa substance virale. Jusqu'au signe creux. Réchauffement des représentations vides. Distanciation hyperréelle du même. Nous capturons l'image qui circule dans le flux de la valeur, dans la négativité du flux sanguin de l'image, image traversant l'esprit ennuyé qui *swipe*, qui *like*, qui *followe*, qui

*Sacro-saint
Glitch
des iconoclastes*

commerce l'inconscient de son soi, et dans l'information de l'image capturée nous retirons une bribe infime, morceau binaire du monde, d'information. Quelques bits parmi des millions de bits, et la torsion surgit, fissure, tout commence à y rayonner. La mutation est encore possible, dans la seule intériorité de l'image du monde. Tout en dessous. Et le monde se soustrait au monde. Il est une caverne creuse. Il est le creux de la caverne sans caverne, la morphologie qui n'a plus besoin des limites qui l'enclavent. Le vide est sa propre forme, et dès son avènement, sa forme se multiplie négativement. Et l'image se soustrait à l'image. L'image pour seul *glitch* de l'image : elle annonce le règne possible de l'autrement de l'autre telle une contamination du même par sa déviance. L'image-sans-image apparaît et disparaît dans l'instant même de son apparition, mais, en cette furtivité de la survenance, elle n'apporte rien au superflu des superficies de l'image, réalité bidimensionnelle des glissements de la valeur, mais retire à l'utile son utilité même. Elle surgit négativement et enlève au monde l'excédent qui enfle la réalité, l'excédent qui empêche l'être de s'excéder lui-même, qui l'empêche de cesser de cristalliser sa réalité en une stase opaque d'un circuit clos. L'image-sans-image n'est pas une finalité, elle n'est pas une arme, elle n'est pas une boursofflure de plus à l'identique, à l'identité, à l'identitaire. C'est le règne du superfétatoire qui est visé par l'image-sans-image, tel un

*3D trismégiste
du vide*

*Potentiel séisme
au-dessous
de l'empire
du scroll*

outil contingent qui gratte notre réalité du réel, tente d'y sentir le réel brut, brutal, sans construction représentative, sans le langage d'opacité d'une économie du monde, pour s'infiltrer en la couche invisible du visible. L'image fabrique un infrarouge de l'évidence pour sinuer en une traversée des signes qui s'édicent. Sa nécessité est l'accident de sa survenance. Expérience, fin d'expérience : nous détérons l'image qui exista aux côtés du squelette de l'image, nous extrayons l'image qui flotta confusément en l'abysse de l'image, nous retirons au flux sanguin de l'image ce que l'image connut d'elle-même. L'objet du signe devient un objet sans objet. Une plastique du vide. Le signe ne connaît plus sa signifiante, il est une pureté de la forme qui trace une passerelle au-dessus de l'incertain. L'image-sans-image survient. Et disparaît en sa survenance.



La production des images engendre l'oubli. Seul l'élan du même ou le remplacement du même décide de sa forme. Il faut alors s'y reconnaître, pour ne pas sortir du monde balisé par les codes du marché, de ceux qui imposent une mesure du réel dictée par le marché du réel. L'image est le terrain de la pulsion. L'image est un diktat de l'oubli. Dans la satisfaction des pulsions égotiques, en s'oubliant et en ne désirant devenir rien d'autre que soi, l'humain se soumet à la

Image :
mur de mort

Valeur
du visible

Étrangement...

volonté du marché et des intérêts du pouvoir. Le pouvoir est un marché de l'ego. Les images sont ses instruments. Dans cette perspective aveugle, l'individu croit qu'il ne peut être soi que dans la mesure du marché. L'image est un mur de mort. Elle éteint implacablement l'altérité du monde. Cette domestication par l'image est un asservissement dans la matrice même du regard. L'image *aveugle*. En mesurant tout, en catégorisant le réel selon les critères qu'elle instaure, elle fixe les limites communes qui deviennent alors les seuls critères valables du visible. Est seulement visible ce qui est valable, c'est-à-dire ce qui répond à la demande formulée par la production du marché des images. Les corps, les visages, les yeux des morts sont marchandisés. Ils s'exposent, avant d'être remplacés par d'autres corps, visages, yeux, morts. Ils chiffrent les vues. En regardant ces images, nous sommes nous aussi catégorisés en tant que témoins du néant qui participent au néant, fixés au sort de la mort dans l'image. Nous ajoutons du numéraire au surnuméraire, ce qui revient à ajouter de l'oubli à l'oubli. Le surnuméraire produit l'oubli dans le surnuméraire. Seule compte la production qui est source de production du *même*. Mais il faut répondre à l'aveuglement par l'aveuglement, par l'incision. L'image-sans-image est un miroir sans fond qui renvoie à la seule altérité, à cette transformation qui survient *étrangement* en présence de ce qui est autre. Ce bouleversement est nécessaire, c'est un

... *Image de rien*

détournement de la mesure et de la normalisation du monde. Il est ce qui creuse l'image et crée un souffle. Ce souffle est un espace totalement autre. Il est la condition sans condition. Il propose le tout autre dans le tout indifférent à l'autre. Cette image est irremplaçable et sans mesure. Sa seule mesure est l'absence de mesure. Cette image de rien a une profondeur insondable. Elle dure, persiste. Son temps est long, plus long que le seul temps d'exposition. Étant image et amorce, elle appelle d'autres images dans une ramification sensible, muette et apatride ; image de l'un pluriel, où un seul visage montre tous les visages, où l'image est à elle seule toutes les images.



*Lebensraum
en solde*

Expérience (I) : nous plantons une image entre les racines d'un bouleau, quelque part dans une Pologne de toutes les haines, qui, dans le roulement de leurs cycles, nous reviennent en abandonnant l'autre à l'autre, en fabriquant l'image nouvelle, la fixité d'une figure à haïr. Image à brûler pour maintenir l'image : cristal de la défiance. Tout commerce, sans nous, l'aversion du nous. Mais, entre les racines, nous nous enfouissons, avec des écorces et des souvenirs, pour que le *Betula pendula* n'oscille plus au bout de l'Europe de l'identité, qu'elle ne strie plus jamais l'horizon de verticalités carcérales. Les

*Un peu
de bois brûlé
pour construire
un pendule*

*Imperium absent
de l'image absente*

*Jeter une pierre,
viser le ciel,
espérer
le déluge*

racines s'enterrent à rebours des cheminées, et nous enterrons l'image de nos mouvements avec leurs mouvements des profondeurs, nous allons à la dissolution, nous semons sous l'idée de surface l'idée de sinuosité, rêvant à une communauté des laves pour que de l'Est se fracture, se fracture et s'offre, le choix d'une direction, l'imposition giratoire du sens. Il faut devenir racine pour ne plus appartenir à la terre, car toute racine n'a aucune racine, et toute terre n'est que la vague mutante qui va à son déchirement. Sans origine, sans identité, sans racine, contre toute orthogonalité, le noyau pour seule perspective, le noyau pour traverser l'image du noyau. Nous n'avons plus le goût des branches et des blancheurs, les nuages ne se distinguent plus de la cendre, la pluie conserve le souvenir de notre démesure. Interrègne des gravats retournés, et retourner à l'absence. L'image-sans-image se peut en contrebas de la clairière, lorsque la langue se défait de son autorité à dire : dire ce qui est pour que l'être soit et demeure dans le carcan et la défiance du soi. C'est dans le très bas que se peut la mutation, sans langue, sans autorité de langue, le devenir racinaire qui marque la bifurcation, sa contingence d'espoir. Expérience, fin d'expérience (I) : Nous sinuons entre les images pour sinuer dans l'absence d'image. Nous gorgeons notre langue de tous les sédiments pour qu'à son tour elle s'émiette dans le temps des pierres, épaisseur des gestes d'érosion, et libère le *logos* de son empire. La fixité ne connaît plus

le sens des ombres, car dans l'obscurité qui se berce des chaleurs magmatiques, le noyau de nos possibles narre la perfection d'une physique sans loi.



*Réfutation
dans l'opacité*

Qui regarde ?

Pour se défaire de l'image, pour sortir de l'hébétude, il suffit de devenir opaque, de refuser l'image, de se rendre indisponible. L'Être est déjà la réfutation de l'image. Le souffle en est déjà la réfutation. Tout s'écroule. On brûle du papier blanc, on brûle ainsi toutes les images. Qui regarde aujourd'hui les images du nombre ? Le nombre. Qui regarde les images de la mort ? Les adeptes de la mort. L'image est supplice. Mais si le sang coule, il coule dans la bouche, il ne se montre pas, il n'est pas une représentation, ou un spectacle morbide. Le sang muet dans la bouche coule sans se montrer. Ce silence est le silence du monde. C'est le silence supérieur à toute image. Si vous nommez cela magie, alors vous serez dans l'image, et alors vous ne verrez rien, et vous ne verrez jamais les esprits qui ne seront jamais visibles dans les images. L'invisible se refusera toujours au concept morbide des images. Le vivant invisible ne se capture pas. Mais par son mutisme, l'image-sans-image vous invite à voir, et ainsi à entrer dans une profondeur sans nom. Vous fermez les yeux sur ce monde pour les ouvrir de l'intérieur sur un autre monde, sur un monde muet, mais

*Parler
sans penser*

dès lors plus près du sang, de l'animal et du souffle, des esprits et de la mémoire. Plus d'épuisement, de salive. Vous ne parlez plus avec de la salive. Vous parlez sans pensée. Vous pensez autrement. Plus d'image. Votre langue est une langue du devenir. Votre langue est une langue du sang et du Vide. Laissez la langue de la mort aux adeptes des images de la mort. C'est un silence qui a creusé l'espace. C'est un silence encore qui a creusé un espace dans la pensée. Cet espace est une ouverture. Il s'ouvre sur le devenir sans forme, libre de toute représentation.



*Spirale sans fin,
sans finalité*

*Yeongno,
Yeongno,
où es-tu ?*

Expérience (II) : nous infiltrons une image découpée à même un tabloïd dans la coquille vide d'un nautilus. Nous lestons ce cénotaphe de l'organique de déchets récupérés sur la grève, bord de mer fluorescent, incertitude du plastique, incertitude du corps mort, forme pétrolifère de nous-mêmes, paysage des proximités médiates, avant de rejeter le vide, l'image et sa coquille dans la ténèbre des surfaces opaques. Une vague, sans horizon, puis le silence. Polluer la pollution. Depuis un quelconque porte-conteneurs reliant Busan au néant. Nous regardons derrière la surface les trajectoires incertaines que tisse la gravitation entre nos inconscients et le noyau liquide de notre contingence. Et tout fuit. Et tout ne semble n'avoir qu'un seul point de fuite, à partir duquel nous étirons notre

*Prison sphérique
des concentricités*

*Excrébration
de l'image*

*Dimension
négative
de l'oreille
très intérieure*

*Abatte
les murs*

souffle. Un plan des dimensionnalités réduites refusant un rapport non orthogonal à la profondeur. Nous regardons le sillage d'ivoire des turbines géantes de la modernité. Notre souffle est un souffle qui avale l'image invisible des particules fines. Embrun, pétrole et volupté. Et tout en nous, porté par le commerce parallélépipédique de nos environnements maritimes, ferraille rouille de conteneurs glissant sur l'incertain, refuse la concentricité d'un rapport aimanté à la liquéfaction. Mais, malgré nos résistances, tout se liquéfie en la liquéfaction. Avec nous, car sans nous. L'image a disparu dans l'image du tombeau spiralaire. Nautille absent, et absence de notre absence. Le vide forme l'image d'un tourbillon revenant sur lui-même. L'humain en fait une force de propulsion pour éviter de contempler le vide. Contre l'humain, tout contre le vide, nous tentons une conjuration : tordre la spirale pour placer ce qu'il reste du vide et de sa coquille, de cette image devenue image-sans-image, par le vide, par le labyrinthe de sa forme, dans l'ébauche d'une nouvelle dimension de l'être. L'image bave pour que nous apprenions à épeler le silence. L'eau, le sel, ou simplement cette coprésence du déchet : harmonie des renoncements. Le déchet plastique est la salvation des écologies pour l'esprit qui sait y faire, loin de toute clairière, sans jamais de *logos*, sans jamais l'imposition d'une quelconque maison, *oikos* sans écho de l'autre, le terrain vague de l'être. Expérience, fin d'expérience (II) : Nous

*N-sphère,
sphère
sans haine*

*L'oikos ou
la domus,
une histoire
d'asservissement
du soi*



*Hyènes,
sommeil*

voulons inhabiter le monde pour repeupler l'hypersphère du réel. L'hypersphère évide l'évidence dimensionnelle des représentations que nous disposons autour de nous pour à la fois clore l'infinitude de nos modes d'être et faire miroiter une finitude utilitariste des espaces de nos modes d'être. L'hypersphère rejette la représentation dans l'insignifiance du geste humain qui la structure pour que suinte l'idée d'une destitution de la forme. L'hypersphère contamine l'image par l'idée d'une dimension où toute forme est vide, et où tout vide a la forme de la traversée d'une image. Comme le bétail à la lisière de son enclos, l'humanité observe l'inaccessible du lointain comme un arrière-plan sans consistance, comme l'atmosphère de son existence d'épuisement et d'utilité, comme l'image d'une frontière de l'image, là où chaque souffle demeure la représentation de sa domestication.

Là où il y a l'image, l'humain a double ou triple visage. Image du soi, et la pulsion toujours, celle qui brûle, celle de l'angoisse de ne pas savoir ne pas regarder. Terreur, trouble, les yeux troubles aussi. Alors, quelles sont les images pour voir autrement que par ses yeux ? Une forêt, deux hyènes penchées sur un corps endormi. Une autre, mais au fond la même : une déité oubliée, ses ailes noires, légères, et un grand arc dans les

*Chien
de Bogotá*

mains. Le monde figé est celui des images purulentes, mais non celui de l'image-sans-image. Voir autrement : un chien noir dans les rues de Bogotá la nuit. Encore : une salle d'hôpital à Séoul, et par la fenêtre le ciel et la lumière de la foudre. Cette fois, l'image est insondable. Elle ne fige pas, elle s'ouvre autrement, et au lieu de faire mémoire dans le passé, elle vient creuser en avant, par son mystère, par ce qu'elle garde et ne dit pas. Elle éclaire et produit alors une lumière sur ce qui advient. C'est en cela qu'elle est une promesse ; promesse de garder un secret *invisible*, de laisser aussi le temps au vivant d'advenir. L'image-sans-image est traversée par ce souffle sans nom. Et c'est cet invisible qui dans l'image l'anime. Cet invisible silencieux est une *incise*, ou une incision dans ce qui devient visible par l'invisible. L'image, par son ombre, par son silence, met en lumière un mystère. Elle ne nomme rien, mais contient en elle la possibilité de tous les noms. C'est sa force, que de parler plus haut que le monde sans jamais formuler ou figer une formule dans l'épuisement des formules. C'est sa force encore, que de montrer *sans montrer*, mais en laissant la place, en laissant la possibilité au mystère d'advenir dans le temps du devenir.

*Inciser
le visible*



Expérience (III) : nous plaçons une image dans la carcasse délaissée par l'ombre de deux

*Décalage
vers le rouge*

*Ab ovo,
jusqu'au
big freeze*

hyènes. Animal incertain, carcasse de notre soi. Là où le sommeil se multiplie. Silence, multiplication. Les hyènes chantent les dissolutions de l'image dans ce que la couleur rouge conserve de rythme, sur un seuil où le réel hésite entre chair et désastre, en cet instant où le temps abolit sa domination chromatique sur le monde, puisque la lumière tout entière va au vide retrouvé et n'y véhicule plus un message de la couleur, mais grouille dans la seule carcasse du devenir. Silence, renaissance. L'œil du temps cligne une deuxième fois, les hyènes étirent leur chant tout autour du vide afin que celui-ci aille à la rencontre de son abolition : destitution révélant sa forme incertaine, faite uniquement de contours, sans substance. Le bord est un rebord, et le réel est sans contenu, sa substance, ce qui le tend, par-dessous le visible, n'est qu'une marge qui déborde et que son mouvement étend dans une dynamique d'excroissance. C'est l'image du mouvement, ce temps qui veut perdurer dans les structurations hiérarchiques de sa coque lisse et homogène, qui impose à la langue l'idée d'une signifiante, la nécessité d'un fond pour que la forme perdure. Toutefois, tout fond est un espace vide, diffus, qui reçoit le lointain de la marge pour la propulser vers l'incertain, vers ce que le continu doit au discontinu. Voilà la forme de l'informe, une négativité de la langue. Et l'image-sans-image s'y glisse, déterre l'informe qui n'impose aucune langue aux mécaniques contingentes d'excroissance. Mais les hyènes continuent de rire, elles rient

*Les hyènes
dévoient
les frontières*

dans le vide, alors qu'aucune atmosphère ne subsiste plus dans la modernité effondrée. Effondrement du même en lui-même : la valeur a avalé toutes les valeurs. Les hyènes continuent de rire, car elles connaissent le secret de leur image, le vide sans représentation qui émane des putréfactions de leur course et qui trace un vecteur dans l'incertain. L'image n'est plus qu'une tache rouge de plus, un sursaut écarlate de leur image, ce balbutiement entre deux ombres des terres ocre, ombres et terres qui ne font plus signe de rien. Expérience, fin d'expérience (III) : Le chant du vide prolonge la puissance du non-être, il compose une discontinuité des présences pour que l'espace, topologie mitée, miteuse d'une dialectique de la lueur et de la sombreur, se fasse surface des défaites, ce lieu où les entités se défont pour renaître, pour exister. Et le vide se défait, il fait espace, contre les impositions de l'absence, pour n'être plus qu'une tension, un état d'attente de la survenance.

Ex-sistere



Effondrements

L'effondrement dans l'image est un effondrement du temps. Afficher le corps du *soi* malgré le devenir du monde, c'est figer le temps des mutations et du devenir. Cette sclérose de l'humain est un effondrement de la possibilité d'apparition du non-humain. Cette mainmise implacable ne reçoit rien. Elle ne donne rien non plus. Elle s'applique

Ravissements

seulement à annihiler l'émergence d'un souffle, d'un rythme ou d'un silence dans l'image, au profit de la reconnaissance du *déjà-vu* et de l'apparition du même. L'image-sans-image ne s'arrête sur rien, ainsi elle ne fixe, ne limite rien. Il faut se laisser renverser par son manque. Ce manque est la marque de l'impossible, ou de ce qui est sans mesure. Cette perte de repère est celle de l'animal qui ne répond à aucune trajectoire. Alors, le cadre ne retient rien. Dans l'image-sans-image, la mémoire est active, elle creuse le sillon du devenir dans une apparente immobilité. Le temps est ainsi réactivé par l'image d'un passé qui s'ouvre, qui creuse dans le terrain inconnu du devenir. Le *soi* y est absent, ou il y est dissimulé, non pas sous des couches d'apparences, mais fragmenté dans chaque élément qui répond à la dialectique sensible et délicate de l'Invisible. Il sourd plus qu'il ne se voit. Il répond ainsi à un monde au-delà du simple pouvoir de visibilité. Il échappe à tout assujettissement dans le domaine même du visible. L'image-sans-image, au sein même de la catégorisation du visible, libère le visible de l'hypervisible. Elle insuffle une part inconditionnelle de Vide, de non-humain. Cette incision crée une profondeur, un contrepoint à la platitude du monde visible. Ce décentrement est le point d'origine des paraboles. En évitant le centre, la métamorphose crée un nouvel angle. Elle *revoit* ainsi le monde visible dans son basculement, dans un renversement de tous

Décentremments

les codes connus. Image-vertige, le regard y est décomposé. Advient alors la possibilité de voir l'impossible.



*Effondrement
gravitationnel
du réel*

*Hard reset
du réel*

*Surexposition
du réel*

L'image impose un temps de la cristallisation, et de sa fêlure. Le temps de l'image n'est jamais autre qu'un instant fêlé où ce qui existe en dehors de la fêlure est ramené en son intériorité, afin que toutes ses excroissances se recroquevillement loin des possibles de ce que cet instant se refuse à être. Il y a une fixité, et une échappée, mais ce qui s'échappe est invariablement ramené aux polarisations qui désirent son figement. Une boucle se crée, une boucle de temps, recourbée sur elle-même, où seul le maintenant demeure : c'est le règne de l'hypermodernité, le maintenant comme maintenance. Il n'en reste pas moins que cette fermeture, fermeture percée, qui rapporte tout ce qui lui échappe à un éternel repli, connaît un espace du percement, un espace où la fuite peut encore espérer fuir tout ce qui lui impose une normativité de la fuite. L'époque hypermoderne est un habitacle de l'image qui combat toute discontinuité du temps, façonne une continuité de l'instant en façonnant une continuité des saccades de l'instant, telles des images qui se chevaucheraient pour former une image floue, floutée, image des superpositions toujours plus large et toujours

*Extractivisme
du réel*

*Hyperimage
du réel*

plus close sur elle-même, ignorant les strates qui la constituent. L'image est de la sorte une dialectique temporelle, en cela qu'elle forme un espace à habiter, un espace où l'on creuse une temporalité toujours recommencée, un instant unique que l'on effile, mais dont on n'ose jamais rompre la trame. Les temps hypermodernes, superposition d'instant qui n'arrivent à échapper à leur valorisation, se tiennent rigoureusement dans une image du *temps homogène et vide*, qui tisse une permanence du suspens, sans rupture, où grouille cette sensation douceuse d'éternité, un espace où tout doit à la fois se suspendre, et perdurer pour se suspendre, dans cette extraction des spatialités du temps — extraire jusqu'à s'extraire —, des spatialités de terre et de feu, de ces spatialités enfouies, oubliées, si planétaires, où l'existence s'entrechoque avec la matière cosmique qui lui insuffle son rythme — l'hypermodernité est une hyperamnésie de tout ce qu'il y a de matière inhumaine dans la matière humaine. Et ce jusqu'à un renversement des causalités de l'image, jusqu'à une hybridation des pouvoirs qui s'y jouent : là débute l'hypermodernité, cette ère de l'image qui échappe, qui ne peut plus être maîtrisée, mais qui maîtrise, qui n'est plus l'instrument de l'instant, mais qui instrumentalise l'instant avec autonomie — c'est l'image qui crée la guerre, et ce n'est plus la guerre qui crée l'image. L'image est devenue sa propre intelligence — l'image se nourrit d'elle-même, et enferme l'existence en sa digestion. L'image, comme cellule des

*Intransitivité
de la fracturation
de nos réalités
et transitivité
des creusements
du réel*

virtualités, l'image comme temporalité des stases, l'image comme renfermement total de l'hypermodernité en son instant, instant toujours recommencé de la valorisation de l'instant, reformule une dynamique si ancienne du creusement : l'image se creuse pour en extraire le temps cristallin de son figement — mais l'image se creuse sans transitivité humaine, l'image se creuse par elle-même. Image : l'extractivisme de la matière impose l'immatériel d'une autorité autour de laquelle doit graviter aveuglément toute existence — tout extractivisme est un renforcement qui s'ignore. Image-sans-image : il fallait de la terre extraire le temps, pour oublier le temps de la terre, et il faut à présent extraire de l'image le temps qu'elle renferme pour se ressouvenir du temps de la terre.



Fermentations

Image-ferment

La métamorphose a lieu dans l'image. La métamorphose a lieu dans le silence de l'image. Silence et temps sont les deux ferments d'une même formule. Le Vide engendre l'Invisible au sein même du visible. L'imago est une transformation. L'image, comme l'imago, doit être regardée comme une enveloppe, comme un état de transition de l'état. L'image est une circulation qui se dérobe, qui apparaît dans la négation de l'apparition. L'imago est un entre-deux. L'imago est un *bardo*, un passage sensible où

*Figures
de la fermentation*

Mesure du rêve

l'espace se trouve entre deux temps, où le temps, à son tour, se trouve entre deux espaces. L'image-sans-image creuse sa surface, y dégage du temps et des apparitions. Le serpent sans paupières cligne de l'œil. Le mouvement a creusé, a formé une brèche, une lézarde. Sur la peau, la plaie devient cicatrice. L'image-sans-image n'est pas une représentation du monde. Elle est une manifestation du monde. Elle montre la présence pure, celle que l'on peut voir dans l'œil de l'animal. Cette profondeur est insondable, elle ne se mesure qu'au discours du rêve (comme *l'on discourt du rêve au milieu du rêve*). Dans cet espace-sans-espace, toutes les apparitions sont possibles. Peu d'images peuvent ainsi engendrer de nouveaux espaces au sein d'un espace. Peu d'images peuvent ainsi soustraire du visible au monde de l'hypervisibilité. Elles ne participent pas à une rhétorique d'époque, au jeu du surnuméraire. Bien au contraire, elles marquent une distance. C'est par le silence qu'elles parlent. Ces images, tout en échappant à leur cadre et en se dérochant à la fixité de la représentation, engendrent un mouvement sensible qui s'accorde au temps, à la présence pure, à la mutation. Cet imago est la magie de l'image-sans-image. L'image-sans-image est un imago iridescent.



*Tout seuil est
une histoire
qui ouvre
le monde
à lui-même*

*Le papillon est
un mouvement pur,
au-delà des fixités
du regard humain*

Lorsque l'on passe sa tête au travers d'une porte, comme au travers de la lunette d'une guillotine, pour entrevoir ce que les murs dérobent à notre regard, cette porte se mue en fenêtre, en l'effritement lent des opacités, là où la lumière s'échappe, et, par son passage, laisse naître l'image, sa brève survenance avant que le monde n'emporte déjà son instant en une métamorphose suivante. L'image est toujours sans image, elle fuit, puisqu'elle se construit comme une enveloppe des passages, sans fin, sans finalité, l'imago où se perpétue le mouvement, où vibrent silencieusement les battements d'ailes à venir. Elle est ce qu'il reste de la peau du monde, lorsque le monde se défait de lui-même, une fugitive présence qui s'efface sans cesse, se régénère sans cesse, dans le transvasement de sa substance irréprésentable, dont il ne reste, en son absence, que la trace négative de ce qui brilla. Sans image, le stade imaginal jette une trouée derrière les évidences de la lumière. Vouloir imposer l'image revient à vouloir imposer à l'irréprésentable une fixité, une contre nature à ses glissements. Il s'avère, néanmoins, peut-être, et malgré toute fugacité, nécessaire de rapporter l'image à l'imago, le battement d'ailes à son éclosion permanente. La mue imaginale taille le cristal du mouvement qui se brise pour transmuier, pour déformer l'image, et que celle-ci ne soit plus que l'image-sans-image, un déroberement à ce qui stagne à l'ombre des envols. L'image-sans-image n'est pas, elle passe, comme un espace qui s'étire pour mieux se retirer en lui-

*Accélération
de l'obturation
pour balbutier
une politique,
une politique
de l'enténébrement*

*Pulsation
des sables*

même, y rebondir avec incertitude, espace qui vibre silencieusement de ses pouvoirs métamorphiques. La fenêtre, la lunette de la guillotine, l'obturateur de l'appareil photographique demeurent ouverts, inlassablement, jusqu'à ce que tout ne soit plus que blancheur et clarté, espace des recommencements. L'espace est toujours en cycle, sans image, dans le flou de ses vacillements, tel un Sahara vert qui vibre de réunir les Afrique morcelées, avant que la terre se rétracte en ses dislocations, et que dans l'informe de son désert, de sa croissance, se déposent et l'image et l'image de la mue, pour que l'invisible, enfui, des ailes ne puisse jamais s'épingler à notre langue des fixités.



*Voir par
l'ombre...*

*... un abandon
sans mesure*

Le *bardo* est un imago. Sa couche interstitielle est le territoire d'une expérience de révélation, d'une latence qui est vibration, comme un rayonnement d'ombre. Son silence est l'annihilation de la pensée et de ses représentations. Son silence est un devenir des formes. Pour voir, il faut cette ombre. Pour voir, il faut ce regard vidé de toute pensée. Voir est une expérience ontologique, une reconnaissance de l'être par l'être ; une reconnaissance de la circulation des forces de vie qui irriguent la vie. Alors, il n'y a pas de mesure. L'abandon en est la révélation. Les flux tournent, ne disent rien de plus que ces états de circulations, de mouvements qui

animent le monde. L'imago ne dit rien, son image est mutique, instable. Il est encore moins que le reflet d'un reflet. Mais ce moins montre l'émergence d'un mouvement dans l'immobilité, sur une surface qui alors se creuse et s'ouvre sur de nouvelles surfaces sensibles. Les cartes géologiques en témoignent, les typhons, les séismes nous le rappellent, ce monde est fait de formes sans formes, de recommencements dans le devenir. Son instabilité est sa chance. La pierre volcanique en est la mémoire, l'image lapidaire. Creusée, souple, elle devient langage des cavités, des érosions, des échos de cavernes. L'image-sans-image ou l'imago doit être cet espace où la réflexion des formes devient la formule d'où peuvent naître d'autres formes. L'imago est dénué d'intention, il vous laisse sans voix. Mais son mutisme est un don. Cette absence de vue est ce qui nous permet de voir au-delà du visible, de voir aussi comme seule image possible la redistribution du vivant dans l'aléatoire. Elle est à l'image d'une lumière qui traverse la gélouse, instable et libre d'intention. Son devenir invisible est inscrit sur la surface du visible où tout peut réapparaître sous une nouvelle forme, dans la redistribution aléatoire des formes.

Image lapidaire

Surface-devenir



L'œil se remémore. Il tente de faire image de l'image, et d'y placer le feu. Il en revient au

Cristal fissuré

*Hantologie
des mouvements
enfuis, enfouis*

*Trigonométrie
de l'œil*

point des recommencements, centre incertain de toutes ses mutations. L'œil a révolutionné. Il abandonne les peaux de ses métamorphoses passées, les mâche encore un peu pour se ressouvenir des images qu'il ne compose plus, puisque l'œil est toujours l'image-sans-image, l'imago qui s'échappe de l'être pour faire de l'être une extension, la dynamique sourde qui avale toute la lumière à venir, sans connaître la satiété du présent et des présences. L'œil est une existence de la surexposition, il reforme en permanence une communauté des photons, seule communauté réellement libre, car elle n'a d'autre territoire que la célérité, elle ne connaît d'autre mode d'être que l'illumination. Il n'y est plus question de lenteur ou d'accélération, ou, peut-être, il n'y est plus question que d'accélération telle une éthique qui cherche à sentir tout le présent et toutes les présences en cette même quiétude de la *theória*. Mais l'œil révolutionne encore. Il s'intériorise, tournoie et se jette en un même présent, en une même présence, en cet instant d'ubiquité de tout ce qui le traverse, à la fois vers la bactérie et le quasar, vers l'infiniment petit et l'infini du lointain, car sa conquête est cet *infini*, une *conquête*, en tant que quête *avec*, en tant que ce qui ne se finit pas, mais s'ouvre, s'ouvre avec les photons, avec la communauté des particules qui allument l'obscur et font de la négativité une positivité de sa découverte. L'œil va, parce qu'il sombre. Et il sombre parce qu'il est lumière au travers de la lumière. L'œil cherche son cercle, il veut traverser

*Contingence
aimée de l'œil*

*Le tourisme
moins
la constante
d'Archimède*

l'artificialité de ce qui s'offre à lui, être au-delà avec la substance, sans essence, car toute substance est invariablement une transsubstantiation. *Ergo* : 38° parallèle, menace des destructions, ouverture des possibles jusque dans l'artifice des terres brisées. L'humain se retire, il ne laisse que ses armes, il n'est que ses armes, mais l'inhumain croît à nouveau, il croit en la croissance sans l'humain, sans son dogme des destructions, sans qu'aucune forme de société ne puisse lui imposer l'enclos et la domestication. Mais il y a la mer, la mer qui sauve, car la mer qui engloutit le 38° parallèle, y digère toutes les parallèles des ciels ignorés. Vers son espace noir. Écho des espaces noirs célestes. Tout se rejoint dans la sombreur où renaissent les formes. L'œil s'y jette. Il roule et goûte l'écho sphérique de son existence. L'œil est l'exosphère en devenir, il est l'espace négatif de sa forme, tente irrémédiablement de se trouver en dehors de son organicité. Son espace d'existence se trouve dans ce qui lui échappe, et il ne veut plus jamais y connaître la sujétion aux images. L'œil flotte. Il se place derrière le métal qui flotte, à son tour, par cette hubris productiviste des humains qui investissent leur ciel des extinctions, métal qui flotte et qui détruit, aéroplane des commerces, des tourisms qui font *tour* sans rotondité, dans l'imposition angulaire des hiérarchies, tourisms qui voient sans entendre, qui sont l'image, jamais l'imgo, en cette atmosphère liminaire, où le geste de l'humain ne sait être centrifuge, frontière

*Au-dessus
des nuages,
le ciel est bleu,
mais au-dessus
du ciel,
l'espace est noir*

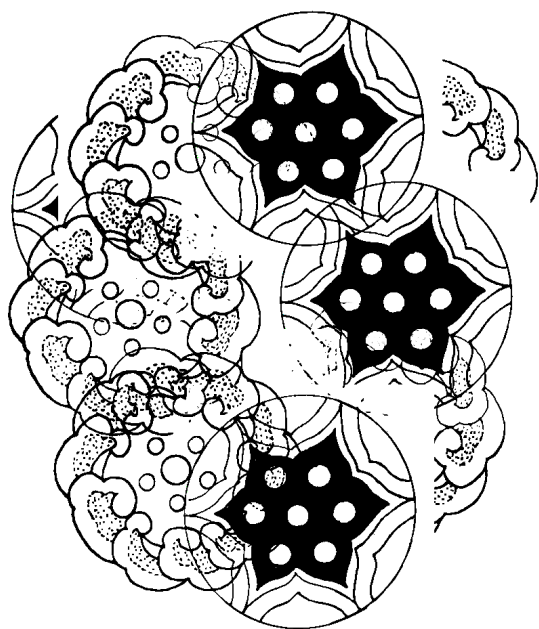
*Choisissons
l'espace*

*Espace
non euclidien
de nos rêves*

*L'œil
se souvient
de ses renaissances*

juste avant que l'espace noir ne soit plus qu'un espace des astres bouillonnants, fluidité du vide où danse ce qu'enfantent l'hydrogène et l'hélium. *Cirrus aviatus*, nous ne croyons plus en l'orthogonalité de ton tracé, tu parcours le globe comme tu parcours l'œil, dans l'enroulement informe de l'image, pour y imposer ton autorité. Mais l'œil s'absente, et nous résistons en son absence. L'imgo architecture l'anarchitecture des images, il dit qu'il est un mouvement qu'aucune représentation ne peut saisir, puisqu'il n'est autre que la représentation se métamorphosant en l'impermanence de son instant, en la permanence de ses torsions. L'œil se ferme. L'œil est calme. Il voit tout. De l'inévidente à l'impossible. L'œil est devenu l'imgo des globes : atome, œil, planète, trou noir, perspective des fusions. L'œil s'ouvre, tout s'illumine en l'œil et par l'œil, la lumière s'y précipite et en jaillit, puisque toute illumination demeure invariablement un phénomène double, à la fois illuminé et illuminant. L'œil se referme. L'œil pulse, puisque l'œil est le sang, puisque l'œil est le cosmos. Il frappe la matière à la manière du pulsar qui rythme l'invisible de sa présence. Tout se rejoint dans ce battement, œil, cœur, étoile, dans cet imgo des situations métamorphiques de la matière. L'œil est à la fois les laves et les nuages, car il sait se situer au-delà des laves et des nuages. Le stratagème de l'œil est alors le silence, il est la forme du silence, la forme de l'informe, retrouvée, espace retrouvé, ce lieu où se

détermine l'indéterminé de la course, pour qu'il puisse être le point de jonction, point des révolutions, entre le cœur et l'étoile. Et l'œil se tait, et il dit, parce qu'il se tait, que le rythme de la lumière et de tout ce qui se cache en son surgissement demeure le murmurement du réel, le battement cosmique et de l'être et du non-être. L'œil s'ouvre. L'œil se ferme. Tout est, car tout à la fois est et n'est pas, tout mute dans le silence de l'imago, avec l'œil, sans image, telle une image-sans-image.



Preta est basé à Séoul, Corée du Sud

Preta s'ouvre aux mutations



Imprimé en Corée du Sud
ISBN : 979-11-986771-1-2